This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

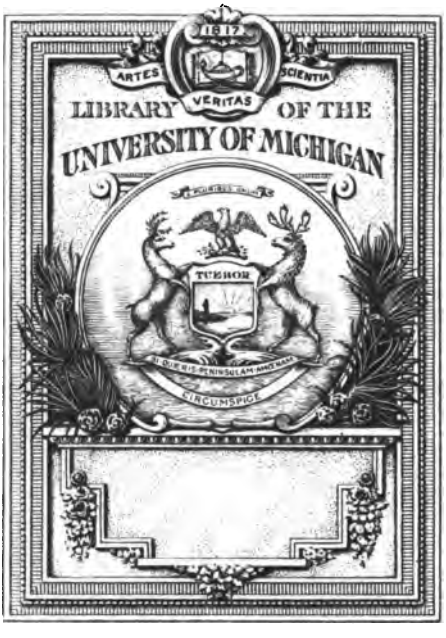
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.4
G26u

B 1,414,411


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

840
G26

L'UNITÉ PHONÉTIQUE

DANS LE PATOIS D'UNE COMMUNE

VON

LOUIS GAUCHAT

SONDERABDRUCK AUS:
„AUS ROMANISCHEN SPRACHEN UND LITERATUREN"
FESTGABE FÜR HEINRICH MORF

HALLE A. D. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1905

840.4
G26u

Linguistics
Kaiser
7-25-39
38705

Comme contre-partie de l'étude que je viens de publier sur les limites dialectales,[1] c'est-à-dire sur le degré d'unité qui relie entre eux les parlers d'une région déterminée, j'offre ici un essai de description du type linguistique tel qu'il est constitué par les habitants d'un seul village. A l'unité de l'ensemble j'oppose la diversité du détail, au dialecte le langage individuel, à la macroscopie de mon premier travail la microscopie du deuxième. Les résultats de cette étude serviront de correctif et, en quelques points, d'explication à ceux que je crois avoir obtenus par l'examen des parlers régionaux de la Suisse romande.

Je dois avouer que je me sens un peu isolé cette fois. La question des dialectes a été l'objet d'une vive et savante discussion, la variété qui existe dans la prononciation des représentants d'un même patois local n'a guère été étudiée systématiquement, malgré l'intérêt qu'elle offre pour la connaissance de l'évolution linguistique. A part le brillant travail de l'abbé Rousselot sur sur le *patois de Cellefrouin*, on ne trouve là-dessus que des observations accidentelles. J'avais à ma disposition, pour tenter une division de nos patois romands par groupes, des matériaux suffisants, recueillis dans toutes les contrées de la Suisse occidentale, je n'ai, pour juger du degré d'unité d'un type villageois, que des notes prises dans un seul endroit. La constatation des menus faits linguistiques enfin demande une oreille beaucoup plus fine que l'observation des caractères généraux, et je ne suis pas sûr de la posséder.

Si je livre tout de même à la publicité l'opinion que je me suis faite sur l'unité du parler d'un seul village, c'est pour

[1] *Gibt es Mundartgrenzen?* dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, 1904, CXI, pp. 365 et suiv.

DOR

engager les dialectologues à faire des recherches semblables dans d'autres lieux. Des efforts réunis sortira la lumière dont nous avons besoin pour savoir en quelle mesure la langue de l'individu se subordonne à la langue interindividuelle, au patois. On a souvent dit que les dialectes parlés sont les représentants vivants de phases que les langues littéraires ont parcourues dans le cours des temps. Les patois, dont la libre évolution n'est arrêtée par aucune idée de correction, pourront nous servir de guides pour arriver à une meilleure compréhension de l'histoire des langues académiques. Ainsi, après des expériences réitérées et faites dans différents domaines linguistiques, on parviendra à préciser un peu les notions que nous avons sur la part de l'individu dans la marche de la parole humaine.

Voyons, en attendant, ce que peut nous apprendre l'étude d'un seul parler. J'ai choisi comme champ de travail le patois de Charmey, grand village de la Gruyère orientale. On y va à pied, de Bulle, en deux bonnes heures. Les ingénieurs ne l'ont pas encore doté d'une voie ferrée. L'altitude est de 900 mètres. La Chartreuse de la Valsainte, située à peu de distance, prouve que le lieu était autrefois considéré comme écarté et solitaire. Aussi le patois de Charmey est-il encore très vivace, malgré la lumière électrique qui illumine aujourd'hui les plus humbles écuries du village et quoique l'endroit serve depuis une vingtaine d'années de station climatérique à un nombre élevé d'étrangers venant de tous pays, mais surtout de France. Tous les enfants savent le patois, qu'ils apprennent avec leurs camarades et dans la rue, bien qu'un tiers des familles fassent maintenant usage du français dans l'éducation des enfants. Les instituteurs et les institutrices ne parlent que français pendant les heures de classes et les élèves ne répondent qu'en français, mais aussitôt que les portes de l'école se ferment, l'on s'abandonne gaîment à la vieille langue du pays. La prononciation patoise n'a aucunement ressenti l'influence de l'idiome littéraire. Elle est encore naturelle et continue sa marche mystérieuse.[1] J'aurais pu m'arrêter dans un village où l'invasion du français est plus récente et encore moins efficace, j'ai préféré Charmey pour les raisons suivantes: grâce à sa situation géographique, l'endroit a eu peu de relations avec d'autres localités; il est situé sur une seule route, celle qui

[1] Il en est autrement de la syntaxe et du vocabulaire.

mène par Bellegarde au Simmenthal bernois. Sur cette route, Charmey est le dernier village romand. Les Charmeysans se prêtaient à une investigation détaillée de leur parler par leur grand nombre (1247 personnes d'après le recensement fédéral de 1900) et l'extension du village, qui se divise en plusieurs quartiers et hameaux (on met environ une heure pour aller d'une extrémité à l'autre, du *Praz* aux *Auges*). La population est restée relativement pure, elle ne compte qu'environ 180 immigrés de date récente. Le livre des bourgeois, très soigneusement tenu, ne mentionne que 29 vieilles familles. Le dialecte fribourgeois est passablement uniforme, les variantes phonétiques sont beaucoup moins nombreuses et moins tranchées que par exemple dans les cantons de Neuchâtel, de Vaud et du Valais. Si l'unité des parlers villageois est un fait, c'est bien à Charmey qu'on s'attendrait à la rencontrer. Aux avantages cités j'en ajouterai un, de nature toute personnelle. J'ai fait à Charmey quatre séjours plus ou moins prolongés, dont l'un de cinq semaines, ce qui m'a permis de me familiariser avec la langue et les habitants et de profiter, dans mes interrogatoires souvent longs et fastidieux pour les sujets, de toute la bonne volonté et amabilité dont bénéficie une personne un peu connue.

Mes matériaux se composent d'un petit vocabulaire des métiers recueilli en 1898, de dix longues listes de mots ou de phrases établies de façon à éclairer la provenance et la répartition de tous les sons patois (environ 400 formes) et faites à l'aide de sujets choisis parmi les divers âges, sexes et quartiers, enfin d'une quarantaine de petites listes d'à peu près 60 mots caractéristiques. J'avais l'intention d'aller plus loin et de m'adresser à un plus grand nombre de personnes, mais m'étant aperçu que les relevés ne fournissaient plus rien de nouveau en approchant de la quarantaine, j'ai discontinué pour ne pas perdre mon temps inutilement. Je ne compte pas les nombreuses heures passées à l'hôtel, à écouter. Les grands questionnaires ont été demandés l'un en 1899, les autres en 1903, aux personnes suivantes: 1. Mme Tornare, 36 ans (en 1899); 2. le même sujet, 40 ans (en 1903); 3. Angèle Tornare, sa fille, 12 ans; 4. Mme Brigide Rime, 63 ans; 5. Mme Madeleine Tornare, d'une autre famille que la première, quartier des Auges, 85 ans; 6. Jean-Jacques Tornare, 87 ans, le doyen du village; 7. Laurent Rime, mari de Brigide, 59 ans; 8. Pierre Rime, pas parent des précédents, 13 ans; 9. Xavier Limat, originaire

du district d'Echallens (Vaud), arrivé à Charmey à 25 ans, 83 ans; 10. Dominique Dessarzen, instituteur, natif de la Broye (canton de Fribourg), 42 ans. J'ai consulté ces deux derniers pour voir à quel point on assimile son ancien patois au nouveau milieu et pour savoir si le parler du „régent" influait sur la prononciation des élèves.

Dans le petit questionnaire, demandé ce printemps, j'ai réuni tous les points où les 9 (10) sujets examinés antérieurement montraient de la variété. Les nouveaux interrogés, hommes et femmes, représentent tous les âges de 6 à 73 ans, et toutes les régions de la commune. Une liste a été faite avec un maréchal qui habite la contrée depuis une quinzaine d'années (originaire de Le Crêt, canton de Fribourg), et trois ont été établies dans les villages voisins de Cerniat (2) et Châtel-sur-Montsalvans. Je cite quelques phrases de mon petit questionnaire, afin de donner une idée de ma façon de procéder: *une heure, une heure et quart, un quart d'heure, il pleut, il ne pleut pas, il porte la barbe, cela coûte-t-il cher, une belle paire de bœufs,* etc.

Il me reste à expliquer mon système de transcription:

Voyelles: *â* se rapproche sensiblement de *ǫ*, il est toujours long; *ę*, également long, a à peu près la valeur de *ê* dans *tête*; *e, o* sont intermédiaires entre *ę, ǫ* (fermés) et *ę, ǫ* (ouverts); *ə*, toujours bref = fr. *le*; *u* = *ou*; *ã, ẽ*, etc. = voyelles nasales.

Consonnes: *w* et *ẅ* = *ou* et *u* consonnes; *ϑ* = *th* sourd anglais; *ł, ñ* = *l* et *n* mouillées; *χ* = son de l'allemand *ich*; *š, ž* = fr. *chat, je*. L'accent tonique, très inconstant et peu marqué, demanderait toute une étude à part. D'une façon sommaire, on peut dire qu'il conserve ordinairement sa place étymologique. Je ne l'ai pas noté afin de ne pas trop charger la transcription ~ = „différente".

I.

Sources des divergences phonétiques.

La variété qu'on observe dans un même patois peut être réelle ou imaginaire. Dans le dernier cas, elle peut reposer sur l'inexpérience ou l'inaptitude de l'examinateur, sur un mauvais choix du sujet, enfin elle s'explique par toutes sortes de difficultés techniques qui viennent entraver l'opération du meilleur observateur. La variété qui réside dans les faits provient de raisons multiples: 1. influence d'autres parlers et surtout de la langue

littéraire, transformations de sens, oubli d'anciens mots etc.; 2. le même mot peut revêtir des formes très diverses dans la bouche du même individu selon la différente intensité de l'accent qui frappe le mot; 3. dans les mêmes conditions syntaxiques, un mot est prononcé différemment grâce aux habitudes ou tendances individuelles. Le dernier point est de beaucoup le plus curieux.

J'ai eu souvent l'occasion d'étudier des patois que d'autres philologues avaient décrits, de comparer des relevés faits par plusieurs personnes, quelquefois même deux listes émanant du même observateur. Jamais les formes recueillies au même endroit ne sont tout à fait identiques. Voilà une plainte qui se renouvelle toujours. En publiant ses tableaux de formes valaisannes, M. Zimmerli[1] regrettait de ne pas tomber d'accord avec M. Gilliéron, les critiques de l'*Atlas linguistique de la France* contestent en partie les auditions de M. Edmont, et ainsi de suite. Une seule liste présentera une foule de contradictions,[2] si l'explorateur s'oblige — et c'est la seule bonne méthode — à noter chaque forme selon l'impression acoustique immédiate, sans procéder à aucune retouche et sans avoir recours à une préparation phonétique quelconque (étude de relevés antérieurs de la même localité ou des environs).

Pour le village de Lignières, canton de Neuchâtel, dont je suis originaire, j'ai sous les yeux les matériaux de Zimmerli, d'Urtel[3], une liste que j'avais faite en 1886 en consultant ma grand'mère, une autre de 1899 que m'avait fournie un robuste vieillard de 80 ans, M. Descombes. La première fois, j'avais noté *a* pour l'*a* libre latin, la deuxième fois j'entendis distinctement *å* (pratu = *pra* ~ *prå*), j'avais écrit en 1886 pour nodu: *nü*, en 1899: *ñü*, pour ungula: *õy*, puis *õł*. MM. Zimmerli et Urtel diffèrent entre eux, de sorte que l'incertitude augmente avec le nombre des observateurs. Voici un exemple:

	Zimmerli	Urtel	moi, en 1886	moi, en 1899
gentes =	*dže*	*džäã*	*džä*	*dže*

Quant au résultat de *a* latin, Zimmerli et Urtel écrivent *a*, et pourtant je suis absolument sûr d'avoir entendu *å* en 1899; ils notent tous les deux *nyü* pour nodu, *y* pour gl latins.

[1] *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, III. Teil.

[2] Les contradictions qu'on constate en dépouillant ont souvent l'avantage de conduire à de petites découvertes.

[3] *Beiträge zur Kenntnis des Neuchateller Patois*, Darmstadt 1897.

Comment s'expliquer ces divergences? Sont-elles de nature à infirmer l'autorité de nos relevés? La forme *nü* que j'ai notée en 1886, est erronée; je l'avoue franchement en ajoutant qu'elle fait partie de la première étude patoise que j'aie faite, de mon premier et très modeste essai de transcription. Le *nyü* de MM. Zimmerli et Urtel appuie ma seconde notation, qui vaut mieux que la leur, car il s'agit d'une *n* palatale. La difficulté connue à saisir la différence entre *n* et *ñ* devant *i* et *ü* explique que je me sois trompé. En revanche, M. Urtel doit avoir fait erreur en entendant *dżä̃*[1] (p. 17), cela est démontré par l'accord de Zimmerli et de mes deux listes, et par les formes *vä, mätä* (*vin, matin*) que M. Urtel cite à la page 24, sans compter Haefelin qui donne par exemple *tädr*^{e} (*tendre*).[2] La différence de *ę* à *ä* est minime, étant une simple affaire d'appréciation, comme nous verrons plus loin. Les sons *a* et *å, y* et *ł* des autres exemples représentent bien la véritable prononciation. Mes expériences phonétiques me permettent d'affirmer que ces variantes existent dans nombre de patois de la Suisse romande. Ma grand'mère prononçait *a* et *y,* comme la plupart des habitants de Lignières et environs, et M. Descombes, qui vit encore, dit *ł,* comme tout le monde disait il n'y a pas très longtemps dans tous nos cantons romands, et *å, par habitude individuelle.*[3] La distinction que M. Urtel établit entre *y* pour la région de Lignières au Landeron, et *ly* (= *ł*) à St. Blaise par exemple, est purement fictive. Si le patois neuchâtelois était mieux conservé, il aurait pu trouver dans chaque localité des représentants du *ł.*

Je suis à même de comparer mes notations sur le patois d'Isérables, en Valais, à celles de M. Jeanjaquet, d'étudier des variantes provenant d'un seul observateur au moyen de deux listes successives que M. Jeanjaquet a obtenues avec deux personnes

---

[1] Son sujet peut avoir prononcé ainsi ce mot et ceux qui l'accompagnent, en cédant à l'influence française. M. Urtel aura demandé toute la série (dentes, gentes, centu, tempus etc.) à la suite, de sorte que les formes se sont influencées entre elles. Il est plus recommandable de séparer les cas identiques, en réunissant les mots par phrases.

[2] *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz* I, p. 16.

[3] Par le son *å*, il anticipe probablement sur l'évolution qu'aurait subie le patois de Lignières, s'il ne s'était éteint. J'ai retrouvé cette tendance de l'*a* vers *ρ* dans le voisinage, à Nods et au Landeron, Haefelin l'a constatée à Fenin (Val-de-Ruz, *loc. cit.* p. 10). Sur l'autre rive du lac de Neuchâtel *å* est la norme, par exemple à Estavayer.

de Dardagny (canton de Genève), etc. L'accord n'est jamais parfait, mais la différence n'est pas telle que nous devions perdre la confiance en nous-mêmes. Si j'ai entendu *pā*, où M. Jeanjaquet a entendu *paa* (pala), *dzor* pour *dzo* (diurnu), *vwi* pour *wi* (hodie), cela tient à l'ensemble de la phrase, à ce que la différence entre *w* et *vw* est presque imperceptible dans nos patois, au fait que l'oreille de M. Jeanjaquet est mieux exercée que la mienne à écouter des sons valaisans. Les deux listes de Dardagny présentent les doublets *dę* à côté de *dę*^{i} (digitu); *lœ* et *lœ*^{u} (lupu), *ivę* et *ivęr* (hibernu), mais les unes de ces formes s'expliquent facilement comme archaïsmes.

L'examen de ces quelques divergences de notation prouve que toutes sortes de chances d'erreurs guettent l'explorateur, mais que le désaccord n'est ordinairement pas très grand, que les matérieux obtenus dans les environs servent de correctif, et que les formes diverses peuvent vraiment exister dans la réalité. Toute l'étude que je soumets au lecteur fera ressortir la couleur individuelle qu'apportent aux relevés phonétiques aussi bien le dialectologue que son sujet, elle enseignera à s'en servir sans foi aveugle ni défiance exagérée et imméritée.

Après ce préambule, je me propose d'examiner une à une chaque source de variété phonétique.

II.

Variété supposée.

La meilleure oreille ne suffit pas en elle-même à bien saisir les sons patois. Comme tout instrument ne devient utile que lorsqu'on a appris à le manier, l'oreille ne perçoit les nuances de prononciation qu'il s'agit de noter pour faire un travail tant soit peu approfondi qu'après une éducation méthodique.[1] Nous percevons avec une finesse merveilleuse la moindre atteinte aux sons du parler maternel, auxquels nous nous sommes habitués dès l'enfance, pour lesquels nous avons probablement un prédisposition physiologique. Mais nous ignorons absolument le détail de l'articulation de ces mêmes sons. Ce n'est que l'étude de la phonétique comme science qui nous ouvre les yeux sur le fonctionnement

---

[1] Comparez l'excellent article de M. Rousselot *Éducation de l'oreille* dans ses *Principes de phonétique expérimentale* I, 34 ss.

des organes de la parole. En présence de sons nouveaux nous sommes d'abord tout à fait désorientés. J'ai souvent fait l'expérience que de jeunes Allemands qui apprennent par exemple les voyelles nasales françaises ont au commencement de la peine à distinguer entre *ẽ* et *œ̃*, et surtout entre *ã* et *õ*. Des dictées répétées de séries comme *ã ã õ ã õ õ ã* etc. qu'on fait exécuter au tableau noir dissipent insensiblement les erreurs. De même, je me rappelle avoir été embarrassé, lorsqu'il me fallut pour la première fois distinguer entre *ọ̃* et *ã* des patois du Jura bernois.[1] Dans un nouveau milieu phonétique, notre oreille fait l'office d'un violon mal accordé dont on voudrait tirer de bonnes doubles croches. Il faut un peu connaître la structure phonétique d'un patois, avant de réussir à en analyser les sons. Je ne pense pas qu'un étranger qui arrive fraîchement dans une vallée du Valais puisse dès l'abord reconnaître la vraie nature de tous les représentants curieux de *pl, bl, fl* latins, les sons naissants et disparaissants, le mot patois dans toute sa variabilité. On n'entend bien que les sons qu'on possède soi-même.[2] Et la plus petite inflexion qui différencie un son gallo-roman du son correspondent du langage de Paris, s'il en existe un, constitue un son nouveau. Plus les patois qu'un dialectologue étudie à bref intervalle sont différents et distants l'un de l'autre, plus s'accumulent les risques d'erreurs.[3] Je n'admets pas qu'une personne douée d'une très bonne oreille, et ayant des connaissances théoriques de phonétique suffisamment exactes, soit capable de servir sans autre d'appareil inscripteur. L'aperception intellectuelle et physique sera nécessairement subjective. Tout le monde avoue qu'il faut quelque pratique pour prononcer les sons d'une nouvelle langue comme les indigènes; nos organes tâtonnent avant d'arriver. Pourquoi l'oreille serait-elle plus rapide et plus exacte que les organes phonateurs? L'oreille, comme l'œil, a une part *active* dans la perception des

---

[1] Rousselot, *Principes* II, 321: „quoique je n'aie jamais pu confondre *ly* et *l* mouillée, *ny* et *n* mouillée, cependant je ne suis parvenu à distinguer nettement *ty* et *t* mouillé, *dy* et *d* mouillé qu'après avoir constaté sur des palais artificiels la différence des mouvements articulatoires propres aux uns et aux autres".

[2] Rousselot, *Principes* I, 37: l'étranger .... „est d'une grande dureté d'ouïe pour les sons inconnus".

[3] C'est pourquoi les données de l'*Atlas linguistique de la France* inspirent des doutes.

phénomènes. L'oreille ne saisit pas les sons sans travail et sans fatigue, comme un miroir réfléchit une image. Il y a des moments où la bouche est plus lente à obéir, de même l'oreille peut nous tromper souvent. Tout violoniste dira que parfois il a plus de peine à accorder son instrument qu'à d'autres instants. Peut-être même la plus grande partie de nos fautes de prononciation proviennent-elles de l'inhabileté de notre oreille plutôt que de celle de nos organes articulatoires. Nous n'entendons bien un son étranger que lorsque nous savons le reproduire, et nous n'en reconnaissons bien le caractère que lorsque nous le prononçons nous-mêmes et que le timbre habituel de notre voix frappe notre oreille. Nous nous mouvons ainsi dans un cercle vicieux très nuisible à l'exactitude de nos notes dialectologiques.

Mais ces difficultés peuvent être vaincues,[1] à condition qu'on s'habitue à son nouvel entourage phonétique, qu'on revienne souvent sur ses pas, et qu'on ne soit pas la dupe de mauvais renseignements.

En effet, le choix des sujets est une affaire beaucoup plus délicate qu'on ne se le figure généralement.[2] Avec un sujet illettré on a de la peine à obtenir les matériaux morphologiques qu'on demande, par exemple des subjonctifs, un lettré peut avoir des opinions préconçues sur son phonétisme et nous induire en erreur. Une vieille personne ne fournit pas le langage à l'étape la plus avancée, qui est celle qui nous intéresse surtout; elle peut avoir des défauts (perte des dents, ouïe dure), qui nous empêchent de constater certaines nuances dans les consonnes sifflantes, etc. Les sujets trop jeunes offrent souvent un patois mitigé, contaminé de français. Les conditions de descendance sont très importantes. Si la mère du sujet n'est pas née dans le village dont on étudie l'accent, on est en danger d'entendre un patois mélangé. La population d'aujourd'hui est moins stable qu'autrefois, et on a souvent de la peine à se procurer des sujets dont les parents offrent des deux côtés toutes les garanties de pureté dialectale, et qui n'aient eux-mêmes pas quitté le village, ne fût-ce que

---

[1] M. Morf insiste à bon droit sur la valeur de la dialectologie comme école de l'oreille dans son admirable traité méthodique *Die Untersuchung lebender Mundarten und ihre Bedeutung für den akademischen Unterricht, Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Litt.* X, p. 187—207.

[2] Voir à ce propos ce que dit M. Rousselot, *Principes* I, 318 ss.: *Choix des sujets à expériences.*

pour peu d'années. Dans les endroits où les patoisants sont clairsemés, il faut se garder des dilettantes de patois, de personnes qui se piquent de le savoir, qui décorent leurs entretiens de quelques formules patoises toutes banales et qui se mettent à inventer lorsqu'on veut approfondir. Les autorités qu'on interroge pour se procurer des adresses de bons sujets n'ont pas les meilleures indications toutes prêtes et presque chaque fois qu'on retourne dans le même village, on vous dit: „vous auriez mieux fait de vous adresser à telle et telle personne, mais nous n'y avons pas pensé"! Il arrive souvent qu'on dépense plus de temps à trouver un bon sujet qu'à faire son relevé. Une bonne partie des formes douteuses ou contradictoires de nos listes doivent être mises sur le compte de sujets peu qualifiés. On ne saurait recommander une trop grande circonspection à ceux qui ne disposent que d'une demi-journée pour établir au milieu d'une population inconnue et de sons tout nouveaux une liste de mots typiques qui doivent servir de base aux spéculations de la science.

Notre mémoire incertaine et infidèle vient joindre de nouveaux obstacles à ceux que j'ai déjà mentionnés. Comme il est difficile d'attribuer les nuances transitoires des couleurs à certains types, de dire par exemple qu'une nuance d'orange appartient plutôt au jaune qu'au rouge, parce qu'aucune limite réelle ne les sépare, il est extrêmement pénible de se décider pour un *ä* ou un *ę*, lorsque l'on a affaire à une variété d'*e* ouvert, pour ne citer qu'un cas entre cent. Nos signes de transcription n'ont toujours qu'une valeur relative: nous notons *ä* où nous croyons entendre une variété plus ouverte que celle que nous avons choisie comme norme de l'*e* ouvert. Mais quelle est cette norme? Le meilleur moyen de fixer quelques jalons dans l'échelle vocalique est de prendre pour base quelques mots types de notre prononciation française. Par exemple, je transcris par *ä* tout *e* patois qui me semble plus ouvert que l'*ê* du mot *fenêtre* tel que je le prononce. Mais suis-je toujours sûr de mon *ê*? Et si je rencontre dans le village suivant un *e* sensiblement plus ouvert, ne dois-je pas réserver le signe *ä* à ce nouveau son et reproduire le premier par un *ę*? Il m'est toujours loisible de revenir en arrière et de redemander les premiers mots de ma liste, je puis peser les *e* de deux ou plusieurs mots du patois que j'examine momentanément, mais il m'est impossible de me rappeler exactement les sons entendus le jour avant, dans une autre localité. Ainsi la répartition

des signes *ę* et *ä* sur le grand nombre (en théorie *infini*!) des variétés d'*e* ouverts restera toujours arbitraire, même pour le meilleur dialectologue du monde. On n'éprouve pas une moindre difficulté à régulariser les degrés de longueur de ces mêmes voyelles. Nous possédons les signes ⏑ et –, mais comment désigner les demi-longueurs et où s'arrêter dans tous les cas douteux? Tel dialectologue aura une tendance à noter les sons ouverts et longs, un autre les entendra plutôt fermés et brefs. Le phonéticien ambulant n'a ni diapason ni échelle graduée à sa disposition.

On m'avait une fois prié d'assister comme musicien à une expertise au moyen de laquelle on se proposait de constater la régularité de travail d'un moteur électrique. Une sirène indiquait par l'acuité du ton l'accélération ou la diminution des rotations. Nous devions déterminer l'écart qu'il pouvait y avoir entre les tons les plus aigus ou les plus bas et une espèce de norme représentée par un ton moyen. Mais nous dûmes bientôt renoncer à fonder notre jugement sur cette base incertaine, car à mesure que le ton s'élevait, nous oubliions la note que la sirène avait produite au début. Ce n'est qu'après nous être fait donner une petite flûte que nous réussîmes, grâce aux notes fixes de cet instrument, à déterminer les distances maximales entre les tons les plus hauts et une norme moyenne, et nous pûmes ainsi émettre une opinion sur la régularité de la machine.

Quand le temps viendra-t-il où le philologue sera muni d'une petite flûte donnant les *ę* et les *ę* normaux, quand mesurera-t-il par millimètres l'angle des deux mâchoires, la distance entre telle partie du dos de la langue et le palais pendant l'articulation des sons à étudier? Quand aurons-nous un cadran qui nous indiquera, par un mouvement automatique, le degré de nasalité des voyelles, etc.?[1]

On m'objectera que nous possédons en attendant les appareils ingénieux de l'abbé Rousselot. Mais ce grand chercheur est le premier à en reconnaître les imperfections d'aujourd'hui. Ils sont chers et difficilement transportables. Leur maniement demande une grande routine. Ce sont les canons de position qui assureront les conquêtes des laboratoires des capitales romanes, mais qui ne sauraient être qu'embarrassants pour les troupes mobiles de la

---

[1] Ce temps viendra, voir les appareils de synthèse de Willis, etc. décrits dans les *Principes* de Rousselot, I, 166 ss.

dialectologie provinciale.[1] Le palais artificiel, le plus pratique des appareils phonétiques, doit être refait pour chaque nouveau sujet! Et combien de bons vieux patoisants nous enverraient promener, si nous leur proposions de mordre dans le godiva, pour obtenir l'empreinte de leur palais!

III.

Variété en dehors de l'évolution phonétique.

J'arrive aux différences de langage à l'intérieur d'un patois qui ne tirent pas leur origine des imperfections de l'observation, mais qui existent en réalité, et je commence par celles qui font varier un parler villageois par rapport à la prononciation, la morphologie, la syntaxe ou le vocabulaire, en dehors de l'évolution spontanée.

A. Influences étrangères.

1. Influence d'autres patois.

Le sujet *Limat,* originaire d'Echallens, canton de Vaud, décédé depuis mon enquête, était depuis 48 ans à Charmey, cependant il conservait encore quelques traces du langage qu'il avait parlé jusqu'à 25 ans. Étant donnée l'affinité des deux patois, il pouvait continuer à prononcer certains mots à la vaudoise, sans être considéré comme un intru. Les voisins affirmaient qu'il parlait tout comme eux, et il avait, en effet, acquis tous les sons caractéristiques de ce dialecte fribourgeois, les *š* pour *s,* le *ϑ,* etc. Sa seule particularité phonétique était le maintien isolé de *a* pour *a* latin, à la place de l'*å* charmeysan. Je lui ai entendu dire par exemple *ābro* (*arbre*), *prā* (*pré*), *fāvr* (*maréchal*), *blā* (*blé*), *trābła* (*table*), etc. Mais il faisait beaucoup de concessions au son nouveau, surtout dans les formes qui apparaissent en séries, comme les infinitifs de la 1re conjugaison qu'il prononçait presque régulièrement en *å,* les collectifs en *-ata* = *-å,* la terminaison *-ez* (vous parl*ez*) = *-åde,* les mots en *-age* = *-ådzo,* etc. Son origine vaudoise se trahissait ensuite par l'usage de certains mots comme *le žə* = *les yeux* (Charmey *le-ž-yę*), *pχęra* = *pierre* (Ch. *pęra*), *mõnę*ᵛ = *meunier* (Ch. *mǫᵘnęᵛ*). Ses formes étaient quelquefois

[1] Ce que M. Rousselot propose pour les remplacer en voyage, *Principes* I, 77—78, n'est qu'un pis-aller.

hybrides, comme *dzẽšãna* = *gentiane* (Ch. *dzẽϑãna*), qui était le mot vaudois *dzẽsãna* prononcé avec le *š* pour *s* de Charmey.

Le maréchal-ferrant Pillonel (48 ans, depuis 15 ans dans la contrée, originaire de Le Crêt, canton de Fribourg, district de la Veveyse), a conservé presque purement son premier accent. Sa prononciation diffère en plusieurs points de celle de son entourage, il dit par exemple *ä* pour *ę* dans des mots comme *drä* (*droit*), *pä* (*poil*), *lävro* (*lièvre*), etc., il dit plutôt *ǫ* que *å*: *bǫrba* (*barbe*), *fǫva* (*fève*), etc., les anciennes diphtongues *ey* et *ow* antétoniques se résolvent chez lui en *ę* et *ǫ*, au lieu de *i* et *u*: *dǫ pã* = *du pain* (Ch. *du pã*), *avïę lã* = *avec eux* (Ch. *avwi lã*), etc. Il fait des concessions pour quelques mots, comme *pęra*, au lieu du *pχęra* de son ancien patois, il assimile généralement (pas toujours) sa voyelle finale d'appui des substantifs, etc. masculins *u* à celle du pays qui est *o*: *tsǫnu* = *chêne*, mais *pãdzo* = *pouce*, etc. Il prétend s'être complètement acclimaté quant aux locutions, aux termes de son métier, ce que je n'ai pas eu le temps de vérifier. Sa prononciation est restée d'autant plus intacte que sa femme est originaire du même endroit que lui et qu'il s'est créé ainsi en famille un milieu à part. Ses enfants parlent plutôt français.

L'instituteur *Dessarzen* (42 ans, depuis 21 ans dans la localité, marié à une femme de Charmey) parle un patois capricieux qui tient du broyard et du gruyérien à la fois. Il traduit le mot *il* tantôt par *yə*, tantôt par *i* (Broye ~ Gruyère), il prononce *mdzī* ou *mdžī* = *manger*, sans aucune règle, il continue à dire *kütsī*, *martsī*, *etsīla*, *kõdzī* = *coucher*, *marché*, *échelle*, *congé* au lieu de *kütšī*, etc., il prononce ordinairement *ϑa*, *ϑu* = *cette*, *ces* ~ *ha*, *hu* gruyériens; il est très embarrassé pour les *s* et *z* qu'il ne réussit pas toujours à prononcer *š* et *ž*, comme le demanderait l'usage local; il n'a pas pu se défaire de son ancienne façon de prononcer les nasales, par exemple *beĩn*, *fẽin* = *bien*, *foin* (Ch. *bẽ*, *fẽ*). Il se serait plus facilement assimilé, s'il ne s'appliquait à parler français en famille, et, naturellement, dans tout son enseignement.

Je n'ai pas cru nécessaire d'étendre davantage mes investigations sur les sons étrangers apportés par les immigrés. J'ai déjà dit que le nombre de ces immigrés est petit; ce sont en grande partie des femmes allemandes, originaires de la localité voisine de Bellegarde (Jaun), que des Charmeysans ont épousées,

et qui s'efforcent de parler le patois de leurs maris. On est étonné de la facilité avec laquelle elles s'adaptent. Le fait que le patois possède deux mots pour désigner ceux qui ne sont pas du village — *defurẽ* (de foris) et *aviñiro* ou *aviñęro* (de advenariu), le premier sans mauvais sens, le second désignant plutôt des domestiques, gens de passage — prouve que ces personnes sont reléguées au second rang (sauf le cas de mérites exceptionnels). Les sons appartenant à des patois étrangers se font donc à peine sentir, ils ne faussent pas la note charmeysanne, ils n'altèrent pas le caractère d'unité du parler villageois et ne contribuent certainement en aucune façon à faire évoluer le patois local dans un sens déterminé. Je suis persuadé que les enfants de M. Dessarzen, s'ils parlaient patois, ne sauraient être reconnus au milieu des Charmeysans. Nous avons tous les jours l'occasion, dans la Suisse allemande, où le va-et-vient des familles est très fréquent, d'admirer les grandes facultés d'assimilation de la jeunesse.

Il y a cependant un détail de la prononciation des jeunes gens de Charmey qui me laisse un peu perplexe: c'est leur façon d'articuler les voyelles nasales. J'ai souvent noté *pχãⁿta, bõʷⁿ* = *plante, bon,* etc. Comme l'instituteur prononce même les nasales de la langue littéraire de cette manière, on pourrait songer à une influence de sa part sur le système phonétique du patois. Les élèves auraient imité le maître en parlant français et auraient ensuite reporté cette tendance articulatoire dans leur patois. Je crois qu'on se tromperait en admettant cette influence, car pourquoi ne retrouverait-on pas alors le son *ẽⁱⁿ* qui est si caractéristique dans la prononciation de M. Dessarzen, pourquoi les filles, instruites par des religieuses, dont l'une est Allemande d'origine, auraient-elles cette même tendance à décomposer les nasales *ã* et *õ,* et pourquoi enfin rencontrerait-on cette même inclination isolément auprès des gens adultes? Il s'agit d'une évolution commune, de la généralisation lente d'une particularité du système phonique de la partie moyenne et septentrionale du canton de Fribourg et du Gros-de-Vaud. Nous touchons là à un des problèmes linguistiques les plus mystérieux, l'invasion de certaines articulations dans d'autres domaines. Là-dessus nous avons encore des idées tout à fait confuses. Je ne pense pas que l'influence personnelle y soit pour rien, et je crois que l'impulsion est plutôt intérieure qu'extérieure. Le système phonique fribourgeois, etc. doit impliquer une transformation plus ou moins rapide des sons en question. Charmey

n'imite pas la Broye en prononçant *mãⁿ, byãⁿ, tsãⁿtaove,* etc. = *main, blanc, chantait,* mais notre village commence à s'engager dans la voie que d'autres ont suivie il y a quelque temps, plutôt par instinct que par esprit de suite.

2. *Influence de la langue littéraire.*

L'influence française est un facteur autrement puissant que l'exemple des *defurẽ* et *aviñẹro* dans la destruction de l'unité patoise, cependant son efficacité est récente. La langue littéraire s'infiltre dans nos patois depuis le XIIIᵉ siècle, mais ce n'est qu'au XIXᵉ que la lutte est devenue dangereuse. Le français bat en brèche la syntaxe et le vocabulaire, il a peu de prise sur la morphologie et assiège en vain (à Charmey) la phonétique. J'hésiterais beaucoup à attribuer à son influence la tendance à prononcer l'*o* final comme *ȯ,* son intermédiaire entre *o* et *ə,* dans *kādȯ*[1] = *coude,* etc.; j'y vois plutôt un phénomène spontané, accompli dès longtemps pour l'article masculin *lo* que les plus anciens du village prononcent *lə,* à peine commencé pour les autres cas. On le constate du reste en dehors de toute influence française dans *dyȯ* = dico, *tȯte le dzẽ* = totas illas gentes, etc. Si on dit aujourd'hui *pẹrə* = *père,* au lieu de *pȧre,* ce n'est pas un *e* qui remplace un *ȧ,* c'est un mot qui en supplante un autre.

Mes questionnaires[2] visaient en toute première ligne l'unité phonétique, c'est pourquoi je n'ai que peu d'exemples pour documenter la diversité morphologique, de syntaxe et de vocabulaire. Mais ces exemples suffisent pour donner une idée du degré et des procédés de diversification.

Morphologie.

L'imitation du français, où *ée* représente à la fois -ata du substantif et -ata du participe a dû faire naître la forme *rožaoyə*

---

[1] L'ancienne prononciation est décidément *o* et je noterai ainsi dans la suite pour ne pas compliquer ma graphie.

[2] Il faut avouer que quelques-unes de mes phrases étaient mal choisies au point de vue de la pureté dialectale. Les sujets m'ont averti trop tard qu'on ne dit pas en patois: „il porte la barbe", mais „il a la barbe" ou „il laisse la barbe". La plupart cependant avaient traduit ma phrase sans opposition. La plus malheureuse de mes petites phrases était *cette écurie est claire* que les sujets ont traduit de la façon suivante: „l'étable est bien éclairée, on voit bien beau dans cette étable, c'est une étable qu'on voit beau", etc.

au lieu de *rožā* (~ *tsātāyə*), que j'ai notée une fois. Le patois pouvait y arriver lui-même, par voie analogique, mais dans ce mot l'influence française doit être seule responsable. Toutes les autres divergences de flexions de mes listes s'expliquent par le patois seul.

Syntaxe.

La phrase „ils vont se guérir" a été rendue ordinairement par la construction curieuse *i vã lu vwẹ̄ri* = *ils vont leur guérir.* Cela doit avoir été assez général autrefois. Les Fribourgeois chantent même en français:

„Les Suisses ne sont jamais si fous"
„De *leur* (= *se*) quitter sans boire un coup".

Quelques sujets ont cependant dit: *še vã v*..., avec l'ancienne construction synthétique habituelle à tous nos patois, ou même *i vã še v*... qui n'a plus rien de patois, comme syntaxe. La tournure *łẹ fẹ vini* (*j'ai fait venir*) pour *łẹ fẹ a vini* est également française. De même *pru d'ardzẽ* pour *pru ardzẽ* = *assez d'argent.*

Vocabulaire.

Malgré la simplicité de mes phrases, j'ai obtenu une quantité de variantes lexicologiques nées sous l'ascendant croissant du français; je cite les plus remarquables: *la pẹra i tape la tīϑa* = „la pierre elle frappe la tête" (patois: *fχẹ*); *sã* chez tous les sujets = 100, mais on dit encore *õ ϑẽ, du ϑẽ,* etc.: „un cent (de clous), deux cents, etc.; *no pẹrmẹ* = *nous permet* (patois: *no bał a kõdžī* („nous donne à congé"); *še mẹ a płorà* = *se met à pleurer* (patois: *še bəte* ou *še fo a płorà* = *buttare, foutre*); *prāna*[1] = *prune* = contamination de *prune* et *prāma*; *õ lyẹyvro*[1] = *un lièvre* pour (*u*)*na lẹvra*; *łẹ pidyī* = *j'ai pitié* (patois: *me fẹžo mọ*); *kâža* = *cage* (patois: *dzẹbə*); *vüto* = *vite* (patois: *rīdo* = *rude*); *ϑẽ frã* = *5 francs* (patois: *na pīϑə* = *pièce*); *pẹrə* = *père* (patois: *šẹna* ou *šẹne* = *seigneur*); *i parto dədzā* = *je pars jeudi* (patois: *i mọdo dədzā* = movitare); *ẽtẽde* = *entende,* subjonctif (patois ancien: *udze*) etc.

Il est évident que si ma petite étude comparée s'était faite il y a cinquante ans, la plupart de ces variantes n'auraient

[1] Ces deux exemples proviennent d'un jeune sujet médiocre.

pas été trouvées. L'unité était sous ce rapport plus intacte autrefois.

Mais le patois lui-même offre une foule de variantes du genre indiqué où l'influence étrangère reste hors de cause.[1]

B. Mouvement spontané.

1. Morphologie.

Les doublets morphologiques sont beaucoup plus nombreux que ne le font paraître mes listes phonétiques. Je ne puis citer que: *püyo* = *je puis,* au lieu de *pü,* chez les jeunes; *tsəžü* à côté de *tsəžęʸ* = tombé (-utu ~ -ectu, cfr. *cazut* ~ *cazeig* en provençal); „il faut qu'il parte" traduit indifféremment par le présent ou l'imparfait du subjonctif *mǫdo, modęy*[2], *modišo, parto, partəšo.* La forme *tre* (*il tire*) des vieux est remplacée auprès des jeunes par *tire,* forme analogique.

2. Vocabulaire.

La principale source de diversité réside dans *la synonymie* grâce à laquelle le vocabulaire est soumis à des fluctuations continuelles. Tel mot se perd, se remplace, tel autre mot voit tout à coup surgir un rival. Le patois de Charmey est encore assez robuste pour faire voir tout le jeu des forces destructives et créatrices.[3]

a) La lutte se termine pour les mots suivants de mes listes: *fuχī* = *manche de la faux,* de falcariu, remplacé dans la langue des jeunes par *mãdzo de la fǫ*; *χłā* = *fleur,* de flore, remplacé par *botχę* = *bouquet,* tandis que *χłā* se conserve dans le sens de *crème*; *šā,* fém. *šāla* = *seul* n'est plus connu que de quelques très vieilles personnes[4], remplacé par *šolę, -ta,* de solittu; *püϑę* = poudre médicinale, de pulvis + ittu, les jeunes ignorent ce mot qu'ils remplacent par le terme général de *püϑa* = *poudre,*

---

[1] Il faut s'entendre: bon nombre des variantes que nous allons mentionner ont probablement pris naissance dans d'autres contrées, mais ont plus ou moins vite acquis droit de cité.

[2] Forme spéciale née sous l'influence du subjonctif des verbes *être* (et stare?).

[3] Sauf les procédés de *dérivation* dont je n'ai trouvé aucune trace.

[4] Une vieille de 85 ans prétendait ne l'avoir jamais entendu.

poussière[1]; *ęłə* = *aigle* est devenu très rare, on m'a souvent répondu par *putožī*, de putidu avicellu, qui désigne proprement *l'épervier*[2].

b) La lutte continue pour les mots: *pâ* et *rẽ* comme négation: *pâ* ou *rẽ de fü šẽ fumęrə* = *pas de feu sans fumée*; *tsęχī lęvi* et *fro* = *chasser* (*loin*), de captiare illa via ou foris; *i šii-ĕ-ā* ou *əlâ* = *je suis eu* ou *allé* (sens: *je suis allé*); *guna* et *truyə* = *truie*[3]; *fier* a été traduit par *fχę*, *kraono* (= *crâne*) et *grẽdzo* (qui signifie proprement *de mauvaise humeur*); pour „gâter les livres" j'ai entendu dire indifféremment: *bərĕī* (*briser*), *gaotao*, *devorâ le lęvro*; le pronom *qui* se traduit par *kọ* (quale), *nəkọ* (illu quale), *kwę* (cui), *nəkwę* (illu cui); „il fait du vent" se dit *i fâ de l'ura* (aura) ou *du šī* (ventu cisu?) selon que son souffle est fort ou léger; „il en a davantage" = *nẽ-d-ā mę* (magis) ou *de płə* (de plus); *demeurer* = *reštâ* ou *šobrâ* (superare); *tourmenter* les bêtes peut se dire: *bərgãdâ* ou *tortürâ* ou *tormẽtâ* ou *devorâ le bīϑe*; *toujours* = *todulõ* (*tout du long*) ou *totęvi* (tota via), etc.

c) La lutte commence pour le mot *arañə* (*araignée*) que l'on remplace de temps à autre par *ekofę*ᵛ = *cordonnier* (comparez dans la Suisse allemande *Zimmermann* pour *Spinne*).

Ordinairement le paysan ne fait pas de distinction entre tous ces synonymes et tant d'autres (il distinguera toutefois entre *ura* et *šī*); les distinctions logiques sont plus pâles en patois que dans les langues littéraires; les mots rivaux coexistent dans le cerveau et se présentent à tour de rôle, ou l'un plutôt que l'autre. Il en résulte une grande bigarrure qui rend toute unité lexicologique illusoire. Le degré de diversité a été probablement plus fort autrefois, au bon temps du patois, lorsque la langue déployait encore toutes ses forces productrices. Les vieux se plaignent que la jeunesse oublie les expressions de jadis, mais il en a toujours été ainsi, témoin nos vieux textes qui renferment des mots que personne ne connaît plus, témoin les

---

[1] ~ *püdra* = poudre à tirer.

[2] Les oiseaux de proie se font rares aujourd'hui, de là l'ignorance de la part des jeunes sujets. La jeunesse ignore aussi les noms botaniques patois, elle se détache insensiblement de la nature avec laquelle l'homme vivait autrefois en communauté d'intérêt et se familiarise avec le monde des machines.

[3] On préfère le premier; *truyə* a pris un sens péjoratif = femme de mauvaise vie, etc.

noms de lieu dont le mystère est si souvent impénétrable, témoin les centaines d'îlots lexicologiques dans l'ensemble des langues romanes, îlots qui étaient autrefois reliés entre eux et formaient des aires compactes, témoin surtout la différence foncière du vocabulaire des dialectes romans, qui remontent tous au même latin. Le travail de sélection a dû être énorme pour conduire à une telle variété. Il est tout naturel qu'aujourd'hui le patois de Charmey n'offre plus guère de luttes naissantes entre synonymes. C'est une langue qui va être moissonnée dans peu de temps.

L'influence individuelle me paraît grande dans ce domaine; les parents, la camaraderie font préférer l'une ou l'autre des expressions rivales; il y a des mots de famille qui ont souvent donné lieu à la création de sobriquets.[1]

Il ne faut pas oublier la grande richesse des dialectes en synonymes en utilisant les cartes de l'*Atlas linguistique de la France.* La présence d'un mot n'implique pas l'absence d'un autre. Les sujets n'ont pas toujours répondu par le mot qui correspondait à l'idée de l'interrogateur. Là où il y a par exemple deux expressions pour une grande ou une petite *bobine* ou même deux pour *bobine* sans distinction de grandeur, on aura donné tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois même le nom d'une *bobine* toute spéciale, au petit bonheur. Ces cartes ne représentent pas des recherches lexicologiques, mais, comme M. Gilliéron le dit très bien, des *instantanés,* des formes provoquées par un millier de questions rapides, sans aucun lien logique. Cela n'empêche pas que ces matériaux soient de la plus grande utilité, à condition qu'on s'en serve bien.

IV.

Variété phonétique provenant du rythme de la phrase.

La variété qui a été exposée au chapitre précédent ne se révèle qu'à l'observateur patient et attentif; il faut interroger plusieurs sujets pour se convaincre que certaines idées ont deux, trois représentants équivalents en patois. Il est en revanche une cause de divergence qui se manifeste à l'observation la plus superficielle d'un seul individu: le même mot, selon les circonstances,

[1] Voir maintenant pour toute cette question de la vie des mots le livre aussi amusant qu'instructif de Nyrop, traduction allemande de Vogt: *Das Leben der Wörter,* Leipzig, Avenarius, 1903.

se prononce de plusieurs manières. Je n'entends pas parler de l'influence du sens qui fait dire très différemment des mots comme *oui* et *non,* qui donne aux mots l'accent de la surprise, du regret, de la joie ou de la colère, etc. en variant le rythme et l'intensité des éléments de la parole. Je ne puis pas non plus entreprendre ici une étude détaillée de la mutuelle influence du rythme de la phrase et des voyelles toniques longues ou brèves, quoique mes notations offrent toutes sortes de cas intéressants à cet égard: raccourcissements de voyelles longues à la fin de la phrase, ouverture relative de ces voyelles, etc. Tout cela se prête mieux à être étudié au moyen des appareils de la phonétique expérimentale. Je dois me borner à mentionner les lois qui produisent des effets acoustiques bien sensibles à l'oreille seule.

Les dialectes sont un meilleur champ d'exploration pour l'étude de la formation de doublets que les langues littéraires, parce qu'aucun frein n'arrête la libre impulsion de celui qui parle. Aucune habitude de bonne diction, et surtout aucune influence de la parole écrite. Que l'on compare la rigidité relative de la forme française *avoir* à sa correspondance charmeysanne qui est un vrai fluide! Je transcris quelques-unes de mes notations de cette forme:

... ◡ –́ ◡◡ –	il faut | avoir de l'argent | pour ...: *i fọ avẹ̄ d l ardzẽ (erdzẽ) po ...*
... ◡ –́ ◡ –	il faut | avoir du cuir |: *avẹʸ — avẹy*
... ◡ –́ ◡ –	il faut | avoir patience |: *avẹʸ — avẹy*
◡◡ –	| avoir faim |: *avẹy — avi — ai*
... – ◡◡ –	tu ne peux | pas avoir cela |: ... *po i šẽ*
... – ◡◡ –	faut | pas avoir peur |: *fọ po i pwẹrə.*

De même *savoir* = *šavẹ̄* (forme tonique), puis à travers toutes les phases de diminution d'accent: *šavẹy — šavẹy — šavi* = *šai,* où la série s'arrête pour ce verbe grâce à la protection de l'*a* par le *š* et grâce aussi, probablement, à la fréquence moins forte de ce deuxième infinitif en position atone.

Le tempérament des sujets fait qu'ils préfèrent les formes de repos ou d'accélération. Il y en a qui ne connaissent en proclise que *avi — ai — i,* d'autres pèseront davantage et choisiront des formes moins avancées. Les phrases que je donne plus haut ne sont qu'une norme moyenne, la réalité est loin de présenter cette régularité.

Nous avons évidemment affaire ici à un cas exceptionnel où plusieurs lois ou tendances patoises entrent en cause (*ęy* atone = *i*, chute facile du *v* intervocal, liaison facile de voyelles qui se suivent *po-a* = *po*, cfr. *doit être*: *dī īθr* — *dīθr*; *mal au cœur*: *mǫ u kā* = *mukā*, etc.), ce qui facilite une très rapide progression d'évolution. Mais, nous le verrons, le nombre des mots qui subissent la principale de ces règles: *ęy* atone = *i* est très considérable. Cette loi est un des plus grands destructeurs de l'unité du patois de Charmey.

Comme on voit, il s'agit ici de doublets véritablement patois, créés par le rythme de la phrase ou du mot. Je ne parlerai donc pas de ceux qui se distinguent par leur formation savante ou populaire. On me permettra toutefois de dire que cette espèce de doublets est fortement représentée dans les patois qui ont une source extrêmement abondante de mots savants: la langue littéraire. Les dialectologues s'y trompent souvent. Je demandais par exemple, dans le canton de Neuchâtel, le mot *guère*, pour savoir si le *w* germanique donnait *g* ou (*v*)*w*, dans la phrase: *on ne l'a guère revu depuis.* Le résultat était toujours *gęr*, jusqu'à ce que le hasard me fit connaître la variante patoise avec la signification de (*pas*) *beaucoup*:[1] *endavwęr* = *il n'en a pas beaucoup*, à Dombresson, Val-de-Ruz. Dans le canton de Fribourg, le mot patois existe avec le sens de *combien*: *vwęro.*

Quant aux doublets phonétiques, non lexicologiques, il y a des patois qui sont pour ainsi dire immobilisés, d'autres qui se trouvent en pleine ébullition. Les parlers du Jura bernois et de Neuchâtel sont des premiers, ceux de Fribourg, Vaud, Valais appartiennent à la seconde catégorie. Le dialecte neuchâtelois est plus pauvre en formes liées que le français, il ne connaît pas même *la liaison* des consonnes finales, sauf quelques cas qui échappent naturellement à l'amuïssement complet: les hommes, etc. Cela ne tient pas aux conditions vitales du patois, le neuchâtelois n'est pas pauvre en doublets, parce qu'il est éteint et qu'on ne le recueille qu'à l'état d'épaves, mais cela tient à la nature même des dialectes. Tous les sons ne marchent pas en même temps. La structure phonique d'un patois favorise ou entrave la formation de formes liées. Parmi les voyelles, les diphthongues sont plus mobiles que les sons simples, etc. L'immobilité neuchâteloise

[1] C'est du reste l'acception primitive du mot.

s'explique par le fait que les patois de ce canton ont depuis longtemps franchi la période des diphtongues. A Charmey, certaines diphtongues sont encore reconnaissables dans la prononciation des vieilles personnes et les jeunes gens produisent, inconsciemment, de nouvelles diphtongues. De là la grande diversité de formes que nous allons voir. Il sera question des articulations naissantes au chapitre suivant. Ici je ne traiterai que les variations phonétiques auxquelles tous les habitants participent.

Les sons les plus mobiles de Charmey sont les *ei* et les *ou* antétoniques. Odin (*Phonologie des patois du canton de Vaud*, p. 32) avait fait la même constatation pour le patois de Blonay et environs,[1] et M. Morf a discuté le problème dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* 1889, 20—21. Je l'avais étudié dans ma dissertation sur le patois de Dompierre, mais cette partie de ma thèse est restée ensevelie dans mes tiroirs. Ayant eu bientôt l'occasion d'enrichir mes matériaux dialectologiques, je n'ai plus eu le courage de continuer l'impression de ma thèse, que j'aurais dû complètement refondre.

Les diphtongues *ei* et *ou* fribourgeoises sont surtout le résultat des voyelles latines *ē, ĕ, ō, ŏ* (exemples credit = **krei*, mel = **mei*, nepote = **nevou*, potet = **pou*), mais aussi de *al* ⸤ (exemple caldaria = **tsoudeire*), de -ariu (febrariu = **fevrei*), et d'autres sons dont l'interprétation historique me mènerait trop loin, comme de illu, ad illu = **dou*, **ou*, de illos, ad illos = **deis*, **eis*, factu = **feit*[2], de *ē* ou *ŏ* + yod (exemples tectu = **teit*, apudhoc = **avwei*), etc.

A Dompierre, on peut saisir facilement trois résultats des deux diphtongues: 1) *ęy, ǫw* lorsque la formule ne porte aucun accent, 2) *ay, aw* sous un accent secondaire, 3) *ā*ᵉ, *ā*ᵒ, avec des ᵉ ᵒ à peine perceptibles, sous un accent fort (de la phrase).

◡ 1) *bęy pā* = ne bois pas
yə vǫw gutā = il veut souper

⸤ 2) *vo dayte fęr sā* = vous devez faire cela
yə pχaw a la vęsə = il pleut à verse

⸤ 3) *y'ę sāᵉ* = j'ai soif
ēd ę prāᵒ = j'en ai assez.

---

[1] Il se trompe en croyant le phénomène limité à cette partie du canton.

[2] Sans cela le résultat de *a* + yod = *ę* est immobile, factu paraît avoir subi l'influence des nombreux participes en ęctu, dont le **ei* est mobile.

Un explorateur qui ne connaîtrait pas ces conditions, réunirait peut-être les deux mots de sa liste *volet* et *sapere* en une phrase et demanderait à son sujet: *il veut tout savoir*. La réponse serait: *yə vǫw to savāᵉ*. La forme *vǫw* serait une forme liée, *savāᵉ* une forme tonique, qu'on aurait tort de mettre au même niveau puisqu'elles sont nées dans des conditions différentes. Les formes avec *ei, ou* sont plus anciennes. Comme il arrive souvent, la proclise conserve une étape que la position tonique a depuis très longtemps franchie.[1] Sous l'accent *ei ou* sont devenus *ęi ǫu* — *äi åu* — *ai au*, puis par la prépondérance du premier élément de la diphtongue *aᵉ* et *aᵒ* ou même tous deux *ā*, comme à St. Aubin (Broye) où les jeunes gens ont laissé tomber complètement les ᵉ ᵒ rudimentaires qu'on entend encore à Dompierre. Je ne sais ensuite de quelle confusion Odin voit les choses autrement. Il considère *ai* „ainsi que la nature des choses l'indique" comme plus ancien que *ei*. Il oublie que les mots se développent dans le corps du discours, que dans des locutions comme habere famem = *avęy fã* ou ille volet + infinitif les mots habere et volet n'ont jamais porté d'accent fort et n'ont par conséquent pas pu arriver à **avai, *vaut*. Odin a cependant raison pour d'autres cas, c'est-à-dire pour les mots accidentellement proclitiques. Dans la phrase *lę õna say dǫw dyābyu* = *j'ai une soif du diable*, le mot *say* n'a pas sa place ordinaire, le vrai résultat patois est *sāᵉ* qui a été transformé en *say* d'après le modèle de *il voit* = *yə vāᵉ* ∼ *il ne voit pas* = *yə vay pā* (ou *vęy pā*). Ces deux formes remontent directement au latin, l'une à vídet, l'autre à vĭdet, comme les mots français *moi* et *me* à mé et mĕ; *say* n'est qu'une forme analogique. La preuve qu'Odin se trompe, pour les autres cas, c'est que les mots ou la diphtongue est nécessairement en proclise présentent la même évolution que les mots atones, par exemple caldaria = *tsǫwdāᵉrə* vis-à-vis de calidu = *tsǫ*. Ici la syllabe atone est visiblement en retard sur la tonique.

Arrivés au point de séparation, *ei* et *ou* toniques ou atones peuvent suivre des voies opposées. Cela est arrivé en gruyérien, où *ou* atone passe à *ǫw* — *u*, par assimilation de la première composante de la diphtongue à la seconde, tandis que sous l'accent le premier élément s'ouvre, devient *a* et triomphe du

---

[1] Cfr. *corteisie* à côté de *cortois* dans Chrétien de Troyes, Cligès, petite édition[2] de Förster, p. XLIV.

deuxième qui s'éteint peu à peu. Le traitement de *ei* n'est, assez curieusement, pas tout à fait parallèle: *ei* atone devient *ęy* — *i*, mais la diphtongue accentuée, au lieu d'apparaître également sous la forme de *ā*, aboutit à *ę̄*. Comme **ai* reparaît plus au sud, dans les cantons de Vaud et du Valais, il est probable que la Gruyère possédait également cette phase et que la bifurcation se place après *ou, ei* = *au, ai* dont le premier passerait à travers *a°* à *ā*, le second par *äi* à *ę*. Le fribourgeois du XVe siècle n'a pas encore de traces de *ai* ni de *au* (Girardin, *Zeitschrift f. rom. Phil.* XXIV, p. 220: *teisa* = *toise, lo^u^r* = illoru). Tout le développement en question aurait donc eu lieu après cette époque. Il faudrait pouvoir contrôler cela par des formes archivales, mais malheureusement je n'en ai pas sous la main. Toute la partie historique de l'étude de nos patois a été à peine abordée! La jeunesse de Charmey prononce aujourd'hui *avę̆^y^*, les vieillards *avę̄*, de sorte qu'avec mon explication on serait forcé d'admettre la série *aver* — *aveir* — *avair* — *aveir* — *avę* — *avę^y^*, c'est-à-dire *trois* fois une étape contenant *ei*, ce qui est assez surprenant; mais de tels retours ne sont pas impossibles.

L'état actuel du patois de Charmey (prononciation de la génération moyenne), par exemple des phrases *il pleut, il ne pleut pas* = *i pχā* ~ *i pχu pâ*, a ceci d'intéressant que l'ancienne diphtongue *ou* aboutit aux deux extrémités de la série labiale *ā* — *u*; un plus grand écart n'est pas imaginable.

Les exemples qui suivent serviront à donner une idée plus précise du phénomène:

A. Dans le corps du mot.[1]

Dérivé: catena = *tsę^y^na*, catenitta = *tsinęta*.

Composé: crepa = *krę^y^va, a kriva-bo* = à crève-crapaud, façon de prendre le foin sur la fourche en piquant de haut en bas (comme si on voulait tuer un crapaud).

Dérivé: spola = *epāla*, spolitta = *epulęta*.

Composé: prode = *prā*, prode-materia = *prumatęr* = beaucoup.

---

[1] Dans les exemples suivants je me base sur une prononciation moyenne, voir le détail au chapitre V.

B. Dans le corps de la phrase.

1. Formes toniques.

a) accent principal:

l'année a douze mois	= *l'ã ła dodze mę*
bois!	= *bę*
j'en ai trois	= *nẽ-d-ę trę*
„vas-tu avec"	= *vůϑo avwę*
cette fille est faible	= *ha fiłə łe fębła*

---

il peut s'il veut	= *i pa šə va*
il mène le bœuf	= *męne lə ba*
la poule a fait un œuf	= *la dzəniłə ła fĩ õ-n-a*
je pars jeudi	= *i modo dədza*
j'ai mal au cœur	= *łę mọ u ka*
c'est mon neveu	= *łe mõ neva*

b) accent secondaire:[1]

la soif me dévore	= *la šę me devare*
il voit son père	= *vę šõ šena*
vous devez faire cela	= *vo dęde fęr šẽ*

---

le bœuf est gros	= *lə ba łe grọ*
il pleut à verse	= *i pχa a la vęša*
le cœur vaut mieux que l'esprit	= *lə ka vo mi tχe l'ešpri*
le loup te prendra	= *lə la te prẽdre*
un œuf de Pâques	= *õ-n-a de půtχe*
jeudi prochain	= *dədza kə vẽ*

2. Formes atones.

ne bois pas	= *(nə) bi pů*
derrière moi	= *dęri me*
le mois d'août	= *lə mi d'u*
en voulez-vous	= *nẽ voli vo*
avec mon frère	= *avi mõ frůre*
vois-tu	= *viϑo*

---

[1] Correspond à la catégorie 2 de Dompierre, sans changement d'articulation à Charmey.

neuf femmes	= *nu feñe*
une heure et demie	= *un ur e dmi*
du pain	= *du pã*
au chaud	= *u tsǫ*
il ne peut pas	= *i (n) pu på*

Les mots frappés par cette loi sont presque exclusivement des monosyllabes; la réduction de *ou* à *u*, *ei* à *i* se produit à condition qu'on glisse rapidement sur le mot pour arriver à la syllabe accentuée. Dans le rythme _ ◡ ´ _ la première syllabe a ordinairement trop de force pour subir la réduction. Nous avons cependant rencontré *avi mõ frâre, un ur e dmi,* où le rythme _ ◡ ´ _ s'est transformé en ◡ ◡ ´ _. Cette manière de s'exprimer n'est pas celle de tous les sujets. Mais tous prononcent *du pã,* d'un bout du village à l'autre.[1] A côté de *avi* pour *avec* on entend *avwę* — *avwey* — *avwi* — *ai*[2], cela dépend du degré d'intensité qu'on donne à ce mot[3]; on entend également dire *un ar(a) e dmi.* Le rhythme _ ◡ ´ _ produit donc une prononciation flottante, que nous retrouvons dans des phrases[4] du genre suivant:

œuf de Pâques = *ā* et *ū de pâtχe*; sur une cinquantaine de sujets, il n'y en a que six qui répondent par *u*; *jeudi prochain* = *dədzā* et *dədzu kə vẽ*; on préfère la forme liée et l'on dit aussi plutôt *k'vẽ,* ce qui constitue le rythme ◡ ´ _; *une heure et demie* = *un ar(a) e dmi* ou *ur(a)*; on préfère de beaucoup *ara,* on dira toujours *un ara pχə łẽ* = *une heure plus loin,* et presque toujours *un ara e õ kå* = *une heure et quart.* Cette dernière tournure représente déjà le rythme _ ◡ ◡ ´ _ qui offre très rarement la réduction. J'ai pourtant noté accidentellement *i uže to fęrə* = *il ose tout faire, avi du korâdzo* = *avoir du courage.* Ces formes s'expliquent certainement par l'analogie: *avi fã* (*avoir faim*) fait naître *avi paχẽϑə* (*avoir patience*) et enfin *avi du korâdzo.* Le Charmeysan finit par employer *avi,* etc. toutes les fois que le verbe est placé devant l'accent. L'habitude fait beaucoup, c'est ce qui nous fait comprendre que des distinctions

---

[1] Voir plus loin une restriction.

[2] Ce mot est tout aussi fluide que *habere,* dont il partage la structure phonique.

[3] Selon la rapidité du discours. L'influence des formes toniques peut contrecarrer la tendance à la réduction.

[4] En partie déjà citées.

subtiles comme *mę de fevrę* = mois de février (– ◡ ◡ –́) ~ *mi d'u* = mois d'août (◡ –́), qu'on observe encore chez quelques-uns, tombent en faveur d'une forme unique atone (*mi*). Cela explique pourquoi on dit toujours *vu* pour *veut* + infinitif, quel que soit le rythme du deuxième mot, par exemple *i vu marẽdå* = *il veut souper*. Le mot *deux* n'a qu'une seule forme: *du* (au masculin), le doublet **dā* est inconnu, parce que le mot s'est développé à l'atone.[1] On comprend aisément que certains mots apparaissent sous une forme unique, comme *neige* = *nę*, *pouce* = *pādzo*, *miel* = *mę*, etc. Vous aurez beau demander des tournures comme *la neige froide, un pouce malade, le miel doux*, etc., vous n'obtiendrez pas les formes liées; *neige froide* et *miel doux* ne sont pas des expressions courantes, en patois, *pouce malade* = – ◡ ◡ –́ et représente une union trop accidentelle. Les deux exemples suivants illustrent bien les limites de notre loi phonétique. On parle trop peu à Charmey d'une *croix blanche* pour arriver à dire *la kri błãtsə*, cette forme est cependant très courante à Bulle, où il existe une auberge de ce nom. Les Charmeysans distinguent très nettement entre un *poil de chien* = *õ pę de tsẽ* et *du poil de chien*, nom d'une plante (*nardus stricta*) = *du pi de tsẽ*.

Les plus vieux habitants du village nous permettent de reconstituer la phase du phénomène qui a immédiatement précédé la prononciation actuelle. Ils disent encore *ęy* et *ǫw* (70 ans et au-dessus). J'ai même trouvé un certain Louis Niquille, âgé de 52 ans, qui prononçait encore ainsi. Il doit appartenir à une famille où la vieille langue est plus enracinée que dans d'autres. Chez les vieux, la diphtongue ne s'observe cependant pas dans tous les exemples, le même individu dira *tsǫwdęrə*, *šǫwtå* (*sauter*) et *du pã*, *u tsǫ*, *di fåve* (*des fèves*), *vuϑo* (*veux-tu*). Nous pouvons donc supposer que le mouvement phonétique a commencé par ces expressions-là, qui étaient d'une extrême fréquence;[2] les autres

[1] La forme *rey*, de radice, se trouve dans les mêmes conditions. Ce mot n'existe que sous la forme atone dans les expressions *rey d'abõdãϑə* = betterave, *rey de dzẽϑãna* = racine de gentiane, *rey rošeta* = carotte jaune, *rey rodzə* = radis rouge (prononciation d'une vieille personne). Les jeunes prononcent les deux dernières expressions avec la forme *ri* à cause du rythme ◡ –́ ou – ◡ –́, dans les deux premières la forme *rey* a prévalu (– ◡ ◡ –́). Sous l'accent, radice aurait probablement donné **raíts* — *ráits* — **rę* — **rę*. Le mot ordinaire pour *racine* est *ráϑəna*.

[2] Il me semble invraisemblable que les vieillards aient appris des jeunes à dire *du pã*, etc.

ont suivi à mesure. En revanche, les tout jeunes sujets de 6—7 ans oublient quelquefois d'employer les formes liées et disent par exemple *i pχã pao* = il ne pleut pas. Ils ne manient pas encore la langue assez sûrement.

Inutile de dire que tous les changements indiqués se font inconsciemment; les sujets sont d'ordinaire très étonnés, quand on leur fait découvrir la règle; ils ne veulent pas croire que les vieux prononcent encore *ǫw, ęy*. J'ai même eu une petite dispute là-dessus avec un sujet qui se fâchait de ce manque d'unité de son patois: „nous parlons tous la même chose", protestait-il.

L'individu n'est pour rien dans ce mouvement phonétique. La première personne qui a dit *du pã* pour *dǫw pã* n'a nullement engagé les autres à suivre son exemple. Cela n'a pas été remarqué. Mais cette négligence, qui consistait à anticiper la position du dos de la langue du *w* en voulant prononcer le *ǫ* (*ǫw — uw — u*), était dans la nature des choses. Elle a dû se répéter indéfiniment. Les jeunes ont appris à dire ainsi et à dire également *tsudęrə, pχu pâ* etc., parce qu'ils croyaient entendre toujours *u*[1] et que les vieux, eux-mêmes enclins au mal, ne les corrigeaient pas.

V.

Variété phonétique suivant l'âge.

Dans le chapitre précédent, il a déjà été question de divergences de prononciation entre les différentes générations. Sans s'en douter, la jeunesse se sépare de ceux qui l'ont élevée non seulement dans les us et coutumes, mais dans les détails d'articulation de la langue. Même le vieux patois se modernise un tantinet. Avant qu'il disparaisse pour toujours, quelques jeunes pousses annoncent que la sève vitale circule encore dans cette langue menacée.

Le désir d'étudier l'évolution phonétique d'un peu plus près m'avait fait découvrir, dès mon premier séjour à Charmey, certaines nuances de prononciation par lesquelles les diverses générations de la population différaient entre elles. Depuis, mon

[1] En effet, l'impression acoustique de *ǫw* atone sur lequel on glisse rapidement est celle d'un *u*. Il ne m'a pas été possible d'entendre *uw*, malgré toute mon attention, et pourtant cette façon d'articuler transitoire entre *ǫw* et *u* a dû se produire devant moi.

attention s'est surtout portée de ce côté-là et ce sont les quelques résultats de cette petite enquête qui m'ont dicté cet essai. Les différences phonétiques dont j'ai parlé au chapitre IV sont déterminées par des circonstances spéciales, les variantes dont je vais parler, constituent l'évolution phonétique proprement dite, dont on parle tant sans être arrivé encore à en saisir la véritable nature. De mon côté, je n'ai réussi qu'à constater des faits sans bien en reconnaître le pourquoi. Avons-nous sujet de nous plaindre d'écouter sans entendre, de regarder sans voir? La science aurait-elle ses attraits irrésistibles, s'il suffisait de s'approcher d'un phénomène pour le comprendre. La sage nature ne nous a pas condamnés aux petites découvertes, elle nous en a fait la grâce. Ce sont les petits progrès qui entretiennent l'intérêt, qui nous invitent à participer à un travail incessamment renouvelé et éternellement fécond. Toute génération humaine en aura sa part.

Mais reprenons l'étude du mouvement phonétique à Charmey.

On aurait tort de croire que les langues se transforment continuellement dans toutes leurs parties. Chaque phénomène, au contraire, a ses moments d'action et ses époques de relâche. Non pas que ce repos soit absolu. Les lois phonétiques naissent du contact des sons et de la répartition d'énergie sur le mot et la phrase. Ce contact, ces conditions d'accentuation sont toujours là. Le long procès de désagrégation et d'assimilation dure des siècles. Mais les effets de ce travail secret ne sont visibles que par moments. L'évolution, constante sur toute la ligne, amène des perturbations partielles appartenant à des époques déterminées.

Ainsi la plupart des éléments du patois de Charmey paraissent immobiles à l'oreille de l'observateur, tandis que certains points seulement accusent un mouvement constatable.

Presque toutes les consonnes ont un caractère stable et sont prononcées d'une façon identique par tous les habitants du village. Nous n'avons observé de modifications que pour *ł*, *v* et *ϑ*, et quelques métathèses de *r*, qui sont de tous les temps. Parmi les voyelles, *i*, *ę*, *e*, *a*, *ǫ*, *o*, *u*, *ü* ne bougent pas, quelle que soit leur origine. Le son *i* peut par exemple provenir de *i* latin (nidu = *ni*), de *a* latin après mouillure (manducare = *mdžī*), de *ĕ* + $s^{\text{cons.}}$ (testa = *tīϑa*), de *ĕ* + yod (sex = *šī*), de -ellu (avicellu = *ožī*), etc. Tous ces *i* se prononcent de même dans tout le village. Il faut cependant noter que l'*i* bref, surtout final, a

une tendance à s'ouvrir; de même *ü*, qui n'est jamais long. Même en français *vendu, dur,* etc. se prononcent avec des *ü* plus ou moins ouverts. La voyelle *ǫ* a une légère tendance, chez les jeunes, à se diphtonguer. On entend par-ci par-là *tsǫᵘ* pour *tsǫ*, de calidu, etc. J'ai déjà mentionné plus haut (p. 188—189) que l'*o* final se dirige vers *ə*, et que les voyelles nasales commencent à se décomposer.

La majorité des voyelles ne trahit aucune lutte. Cependant trois sons de la plus ancienne génération présentent des perturbations très intéressantes: *aᵒ*, *ę* et *ȧ*. Les voyelles stables sont nombreuses, mais peu fréquentes, excepté *i*; les voyelles en évolution sont au contraire très usitées, notamment la dernière, qui correspond aux désinences françaises *er, é, ée, ez,* etc. Les autres, *ę* et *aᵒ* sont en général les équivalents des sons français *oi* et *eu,* dont la fréquence est connue. Que l'on pense par exemple aux formes verbales *peut, veut,* aux substantifs en *-eur,* aux adjectifs en *-eux,* etc. Dans le discours ordinaire, les phrases qui ne contiennent pas l'un ou l'autre de ces éléments doivent être bien rares. La diversité de la prononciation de ces trois derniers sons est de la plus haute importance pour l'appréciation du degré d'unité du patois de Charmey.

Chaque point de l'évolution de ce parler demande à être discuté à part, car la répartition des phénomènes sur les diverses générations, le point de départ, l'état de perfection en sont très différents.

Je divise, pour faciliter la discussion, la population de Charmey en trois générations, dont la plus jeune comprend les années 1—30 (III), la moyenne 31—60 (II), la plus âgée 61—90 (I).

A. Les consonnes.

1. ł.

Le son *ł* se rencontre isolément et réuni aux consonnes *p, b* et *χ*. M. Morf considère le groupe *χł* comme une *l* mouillée sourde (*Literaturblatt für germ. u. rom. Philologie* XXI, col. 70). En effet, l'impression acoustique est bien celle d'un son unique, non composé, et le fait que *gl* latin donne régulièrement *ł* sonore[1] pourrait faire croire que le représentant moderne de *cl* en est

[1] p. ex. glacie = *łęšə*.

la variante sourde. Tout de même je ne pense pas que M. Morf ait raison pour la Gruyère; je crois entendre avant le *ł*, qui est bien en partie sourd, un reste du *c*, et ce qui confirme ma manière de voir, c'est que la réduction moderne de *χł* est *χʸ*, comme celle de *pł*, *bł* est *pχ*, *by*. La phonétique expérimentale éclaircirait la question.

Les patois de la Suisse romande participent à l'évolution *ł* — *y* qui est celle de tout le Nord de la France. Si, à Charmey, *fołə* = *feuille* devient *foyə*, il ne faut pas y voir une influence de la langue littéraire, car les instituteurs, fidèles aux exigences de Littré, prêchent encore l'*l* mouillée, et se donnent tout un mal pour faire disparaître dans la prononciation des élèves le *y* patois, qui est pourtant aujourd'hui le seul son légitime. Le remplacement de *ł* par *y* est donc aussi spontané dans nos patois qu'en français. Les générations I et II prononcent encore *ł*, la génération III dit sans aucune exception *y*. Les gens de 30 à 40 ans hésitent entre les deux articulations.[1] Au-dessus de 40 ans on rencontre quelquefois *y* **chez des femmes.** J'ai noté *viyo* (veclu), *pχāre* (plorat), *byãtsə* (blanca), etc., dans une liste faite avec une femme de 63 ans. L'âge des personnes qui ont conservé l'*l* mouillée nous permet d'assigner au changement de *ł* — *y* la date d'environ 1870.

Dans un cas que je ne puis m'expliquer, *ł* se résout non en *y*, mais en *l*, à savoir dans les formes verbales *łe* (est), *ła* (habet), *łę* (habeo), etc. Les vieux disent *lə mę łe dāᵒ* (*le miel est doux*), la génération III: *lə męᵉ le dā*. L'origine de ces formes, où le pronom s'est soudé au verbe, n'est pas claire. Le point de départ doit être formé par la troisième personne, où ille‿est, ille‿habet sont devenus *le* et *la*, formes très répandues dans nos patois, et actuellement conservées par exemple dans les dialectes du Nord et du centre du canton de Fribourg. J'ignore comment l'*l* s'est mouillée dans la Gruyère. La première personne paraît avoir subi l'influence de la troisième. Le mouvement de substitution des formes *le*, *la*, *lę*, etc. aux formes avec *l* mouillée est probablement indépendant de l'évolution de *ł* — *y* et représente plutôt une extension des formes des autres parties du canton qu'une évolution phonétique.

---

[1] Mme Tornare (40 ans) a dit p. ex. *płẽ* (plenu), mais *eϑråbyo* (stabulu), *yęšə* (glacie).

2. *v (vw).*

Le son *v* a dans le patois de Charmey une prononciation très relâchée; on rapproche les dents d'en haut trop peu de la lèvre inférieure pour qu'on entende un son net et distinct. Souvent on est très embarrassé en relevant les formes, surtout celles où le *v* se trouve dans le voisinage d'une voyelle labiale.[1] On entend dire quelquefois *lüra* pour *lüvra* (libra), *küᵛa* pour *küva* (coda), *ǫrę* pour *ǫvrę* (operariu), presque toujours *ura* (aura, à côté de *uvra,* dont le *v* n'est pas étymologique, mais très répandu dans nos patois), etc., tout cela sans règle fixe. La rapidité de la conversation y est pour quelque chose; lorsqu'on fait répéter la phrase et que la prononciation se ralentit, le *v* reparaît souvent. Le mot *deux,* au féminin, sonne *düve,* en appuyant, mais devient *düe* et même *dïve* dans le discours rapide (cfr. ce qui a été dit plus haut sur habere, sapere).

Au *gu* français (provenant surtout du *w* germanique) correspond en patois *vïv* (génération I) et *vw* (générations II et III), ainsi dans *vïvęri* (*guérir*), *vïvipa* (*guêpe*), *lẽvïva*[2] (*langue*), etc. Pour *vw* j'ai noté quelquefois *w* (*wīpa*). Parallèlement à *vïv* = *vw* de *gw nous observons à Charmey *vïv* = *vw* dans *vïvę* = *vwę* (*voix*), *avïvi* = *avwi* (*avec*), *kïvę* = *kwę* (*cuir*), *pïvę* = *pwę* (*porc*), etc. Les formes avec *w* sont beaucoup plus répandues dans le canton que les autres. L'évolution phonétique concorde avec un grand mouvement de généralisation.

3. *ϑ (ϑr).*

Un observateur superficiel pourrait croire que ce son est intact à Charmey, qu'il n'a pas d'histoire depuis un siècle au moins. Mes recherches détaillées m'ont amené à un autre résultat. Ce son passe très facilement à *h* (= allemand *hoch*). La pointe de la langue, au lieu de se placer entre les deux rangées de dents, s'arrête à mi-chemin et l'air sort sans rencontrer d'obstacle. Cette loi phonétique, comme tant d'autres, provient d'un mouvement articulatoire trop négligemment exécuté. Il est évident que tous

---

[1] libru, febre, etc. ne perdent jamais leur *v*.

[2] Les tout vieux disent plutôt *lẽvïve*, cfr. aqua = *ivïve*, avec *e* chez tous les habitants aujourd'hui. L'*e* paraît être dû au *ïv* précédent. Dans *ivïve*, très fréquent, cette particularité s'est conservée; dans l'autre mot, *e* a été remplacé par la désinence habituelle des féminins.

les *ϑ* sont en théorie exposés à devenir *h*, et que la négligence décrite peut arriver à toute personne. Chacun est capable de ce manque d'énergie. L'évolution ne procédera donc pas d'*un* individu, mais, étant donnée par la nature des choses, se répétera forcément dans la prononciation de plusieurs, et finira par triompher. Toute la difficulté consiste à comprendre comment une négligence de plusieurs peut devenir générale, comment une faute s'impose comme règle, pourquoi un pareil phénomène arrive vers 1900 et n'est pas arrivé déjà en 1850. A cela on peut répondre que l'imitation instinctive, surtout de la part des enfants, contribue énormément à propager une nouvelle mode articulatoire, d'autant plus que la nouvelle manière de prononcer est ordinairement (pas toujours) plus commode. Imaginez un chemin très fréquenté qui fasse un brusque détour; un beau jour quelqu'un s'avise de couper court en passant par un pré. Le propriétaire ne réclame pas. Voici tout de suite plusieurs promeneurs sur la même piste, et enfin le détour délaissé se couvre d'herbe et le chemin de traverse est proclamé officiel.

A l'aide de mes nombreux sujets,[1] il m'est possible de retracer toute l'histoire du *ϑ* à Charmey au XIXe siècle. Elle n'est pas longue, mais instructive. Le premier mot qui subit le remplacement de *ϑ* par *h* est le pronom et adjectif démonstratif ecce ille dans sa forme du pluriel. Ce mot forme l'un des cas phonétiques les plus intéressants de nos patois romands. Tandis que le Jura bernois et deux districts de Neuchâtel, la Montagne et le Val-de-Travers, ont un pluriel qui rappelle la formation française, *sę, sę,* le vignoble[2] neuchâtelois et la Béroche, les cantons de Fribourg et de Vaud présentent des formes qui remontent à ecce illorum pour les deux genres. Dans les cantons de Genève et du Valais, ecce illorum ne fonctionne que comme masculin, et ecce illas produit une forme spéciale de pluriel féminin. Il n'est pas facile de dire à quel son les consonnes de ecce illorum devaient aboutir, car elles constituent un cas *sui generis*. **celour* devient **slour,* dont l'*l* se mouille comme dans **flour* de flore. C'est le seul mot, avec les formes féminines

[1] Le plus vieux âgé de 87 ans.

[2] Les villages les plus septentrionaux qui possèdent la forme ecce illorum sont Orvin: *saw,* Plagne: *say,* Péry: *sǫ,* et le Vallon de St. Imier. Pour la voyelle, anciennement *ou,* comparez le développement de paucu (**pou*) = *paw, pay, pǫ* dans les mêmes endroits.

**sla* (pl. **sles*), qui présente le groupe *sl*. En général nous voyons ce groupe épouser les destinées de *fl* ou de *cl* (par substitution?), de là les formes vaudoises et valaisannes avec *χł*, *χ*, *χl*, *ϑ*, etc. mais assez souvent *sl* suit son propre chemin et arrive à *sł*, *šł*, etc. Les patois qui conservent l'*l* des groupes cl, fl, etc. ne la mouillent pas non plus dans *sl* (Ouest vaudois et Genève). Ceux qui n'ont que *s* dans la forme moderne ont subi une simplification analogique, d'après le masculin singulier. Tout le canton de Fribourg a *ϑ* ou *h*. On décline donc à Charmey:

ši bā	= ce bœuf	*hu bā*	= ces bœufs
ha vătsə	= cette vache	*hu vătse*	= ces vaches

J'ignore l'origine du *ϑ*[1] dans ce mot, mais nous avons le droit de le considérer, dans tout le canton, comme l'ancêtre du *h*, car 1° plusieurs patois ont conservé le *ϑ* au fém. sing. et au pluriel (p. ex. Châtel-St.-Denis, Attalens, Murist); 2° *ϑ* apparaît dans plusieurs patois de diverses contrées dans la prononciation des vieux: à Cugy, Rue, Charmey, etc., quelquefois seulement dans la forme du fém. singulier (à Montbovon, Cheyres). A Charmey, un seul sujet, une femme de 85 ans, employait encore le *ϑ* dans les deux formes. Mes relevés de Montbovon et de Cheyres apprennent que le *ϑ* a d'abord succombé dans *ϑou(r)* devenu *hou*, puis dans *ϑa* — *ha*. Cela s'est passé vers 1820—1830, s'il est permis de croire que le *ϑ* de madame Tornare des Auges est un souvenir de sa tendre jeunesse.[2]

Si *ϑou* a plus vite passé à *hou* que *ϑa* à *ha*, cela peut tenir à la nature des deux voyelles: *ou* se prononce plus en arrière que *a* et la distance de *ϑ* à *o* est par conséquent plus grande. Le mouvement *ϑo* coûte un peu plus d'énergie que *ϑa*. Cette manière de voir est pleinement confirmée par la constatation suivante: le deuxième cas où *ϑ* passe à *h*[3] dans le patois de

---

[1] On ne saurait rien tirer de nos vieux textes, comme des *Églogues de Virgile*, traduites en gruyérien au XVIIIe siècle, par l'avocat Python. Ce texte offre *h* aussi bien pour *ϑ* que pour notre *h*. *hous* se prononçait très probablement *ϑǫw*.

[2] Ces dates sont évidemment très approximatives, car on peut supposer qu'un phénomène arrivé p. ex. en 1880 ait réagi sur la prononciation de tous les individus alors existants, tout en épargnant quelques réfractaires.

[3] Au lieu de *h*, on entend souvent une aspiration plus rude, qui ressemble au son *ch* du mot allemand *ach*. Cela s'explique par l'anticipation de l'élévation du dos de la langue nécessaire pour *o*. Le canal vocal devient un peu plus étroit.

Charmey est constitué par les formes verbales *veux-tu, vois-tu, sais-tu,* etc., qui donnent régulièrement *vuϑo, viϑo, šaoϑo,* etc., l'*s* du verbe et le *t* du mot suivant ayant été traités comme le groupe *st* interne de festa = *fiϑa,* etc. La loi qui transforme *vuϑo* en *vuho* s'établit maintenant. Le plus ancien sujet qui ait laissé échapper un *vuho* avait 73 ans,[1] le plus jeune sujet consulté, une petite fille de 6 ans, dit encore régulièrement *vuϑo.* En général, la génération II maintient encore le *ϑ*, tandis que la génération III s'achemine vers *h,* **surtout les filles,** comme j'ai pu m'en persuader dans une visite scolaire, au cours de laquelle j'ai interrogé à part des garçons et des filles de tout âge en grand nombre. Cet échange de sons s'accomplit tout à fait à l'insu de celui qui parle. Quand je faisais répéter la phrase, on répondait bien souvent par *vuϑo* sans se rappeler qu'on avait dit *vuho* la première fois, dans l'abandon naturel de la réponse irréfléchie.

La troisième personne interrogative contient également un *ϑ*: *où est-il* se traduit par *yǫ eϑə.* A cette personne, on entend beaucoup plus rarement *h* pour *ϑ* qu'à la seconde; même dans la phrase compliquée *cela coûte-t-il cher* = *šẽ koϑeϑə tšę,* je n'ai entendu que deux fois sur cinquante *koϑehə.* Des deux *ϑ*, ce n'est pas celui du radical qui cède, dans ce cas. Le *ϑ* morphologique, si on peut l'appeler ainsi, est plus exposé que le *ϑ* lexicologique. Dans les nombreux mots avec *ϑ* tels que *tiϑa* (*tête*), *koϑâ* (*coûter*), etc. etc., je n'ai jamais entendu un *h.* Les voyelles suivantes *o, ə* ne sont donc pas seules responsables du fait phonétique, mais encore l'extrême fréquence des formes. Les sons s'usent moins, lorsqu'ils reviennent rarement, comme les pièces de monnaie qui circulent peu conservent mieux leur effigie.[2]

Par leur fréquence et par leur structure phonique le pronom-adjectif démonstratif *ϑou, ϑa,* puis la forme verbale *vouϑo* = *vuϑo,* etc. sont devenus les avant-postes de la grande série des mots avec *ϑ*. Ils ont succombé les premiers. Les femmes sont plus disposées à accepter cette nouveauté que les hommes, comme nous l'avons déjà constaté pour le changement de *l* en *y*.

---

[1] A-t-il appris cette prononciation des jeunes?

[2] Cette comparaison si naturelle est souvent employée. Wechssler, *Giebt es Lautgesetze,* dans la *Festgabe Suchier,* p. 482 n. demande que nos doctrines fassent abstraction de comparaisons poétiques. Mais nous en avons souvent besoin pour nous faire entendre.

Un troisième cas est représenté par le groupe *ϑr* qui devient facilement *hr*. Même raison: recul de la pointe de la langue par anticipation de la position de l'*r*. Ce *h* se fond souvent en *un* son avec l'*r*, ce dernier est pour ainsi dire enveloppé d'aspiration, et celle-ci, dans le rapprochement étroit des organes qui articulent l'*r* (toujours linguale) devient un peu plus rude. Le sujet le plus âgé qui prononce *hr* (*fənihra* = *fenêtre*, *ihrə* = *être*, etc.), parmi ceux que j'ai consultés, a 23 ans. J'ai beaucoup plus rarement noté *fənihra* que *vuho*, etc. Ce cas est donc plus récent.

Certains endroits de la Gruyère, par exemple Gruyères même, vont plus loin dans la transformation de *ϑ* et offrent *h* même dans *tiha*, *kohâ*, etc. Dans ces endroits l'évolution complète de *ϑ* — *h* a pu durer à peu près un siècle. Si ces localités ont procédé comme Charmey, elles ont commencé par avoir le son *h* dans un seul mot,[1] luxe phonétique qui n'a rien d'invraisemblable,[2] et fini par y voir un son tout à fait banal.

B. Les voyelles.

1. a°.

Des trois lois selon lesquelles *a°*, *ę* et *â* deviennent actuellement *a*, *ę*ᵛ et *ao*, la première est la plus ancienne. La prononciation *ā* pour *a°* est aujourd'hui bien établie à Charmey; il faut s'adresser aux tout vieux pour entendre encore *a°*, avec un ° déjà rudimentaire, c'est-à-dire produit par un mouvement des organes auquel ne correspond presque aucun son. Les générations II et III ont supprimé, avec le mouvement organique, toute trace de l'ancien son. On peut évaluer très approximativement le nombre des personnes qui disent encore *a°* à 5—10 pour cent. Ce *a°* est un reste de l'ancienne diphtongue *ou*. Nous la rencontrons dans les mots qui avaient en latin *ō* (*ŭ*) ou *ŏ* libres, dont les résultats se sont confondus, ainsi dans *volet, ovu, die jovis, novu-nova, novem, prode, lupu, illoru, nepote, et surtout dans les formules -ore, -osu, auxquelles il faut ajouter -oriu; puis il y a quelques cas d'anciens o + l: dulce, pollice, genuclu, et de o + labiale cons.: cubitu, de a + u: maturu, etc.

---

[1] Peut-être aussi dans *hǫ* = altu, dont le *h* peut être tout aussi ancien.

[2] Cela fait penser au fameux *anΔare* de Wulff!

L'ancienne diphtongue *ou* = *ao* pouvait être a) finale, b) interne, c) en position antétonique.[1] Exemples:

a) *il veut,* b) *neuve,* c) *le loup te prendra.*

C'est dans le cas a) que le son ᵒ s'est d'abord ébranlé, puis dans c), enfin dans b). Il arrivera quelquefois à une personne qui prononce *õ lā* (*un loup*) de dire *lə laᵒ te prẽdrę* (*le loup te prendra*). C'est l'accent qui est en cause: on accentue plus fortement *ā* dans *õ lā,* aux dépens du son disparaissant, qu'à l'intérieur d'une phrase. De même ᵒ se maintient plus longtemps à l'intérieur qu'à la fin du mot, où l'énergie se porte sur le son triomphant. Toute la première génération (60—90 ans) dit encore: *maᵒra* (matura),[2] *aᵒra* (hora), *naᵒva* (nova), *devaᵒre* (devorat), *traᵒvo* (turbo = *je trouve*), *paᵒdzo* (pollice), etc., avec peu d'exceptions dont la raison d'être nous échappe. Ainsi un vieillard de 68 ans dit *paᵒdzo,* mais *kādo* (cubitu), une femme de 85 ans: *kâr d'aᵒra* (*quart d'heure*) ~ *katr'āre* (*quatre heures*), etc. Ces incertitudes prouvent que même dans cette position l'ᵒ a commencé à s'évanouir de bonne heure. La disposition momentanée du sujet, son désir de bien dire, n'y sont pas étrangers. Je n'hésite pas non plus à prendre sur moi une part d'incertitude; sans appareils, je n'étais pas à même de contrôler tous les restes d'articulation et je ne puis rendre compte que de l'effet acoustique perçu au moyen d'une oreille que je ne voudrais pas proclamer infaillible. Toutefois je ne crois pas me tromper sur les points essentiels. Au-dessous de 60 ans, les habitants de Charmey prononcent *pādzo, kādo,* etc. Je n'ai rencontré un reste de diphtongue que chez un seul homme plus jeune, âgé de 52 ans, le nommé Niquille.[3] Il y a des familles conservatrices en matière de langage. Toutes les limites d'âge que j'énumère, ont nécessairement quelque chose de factice.

D'autre part, les femmes appartenant à la première génération négligent plus facilement le son qui se perd que les hommes. J'en ai été frappé plusieurs fois, surtout en confrontant les époux Laurent et Brigide Rime, lui de 59 et elle de 63 ans. Dans la phrase: *la pomme est douce,* entre autres, il prononçait *daᵒϑə,* elle: *dāϑə.*

---

[1] Ce qu'il ne faut pas confondre avec la *liaison,* § IV.

[2] Souvent ᵒ prend plus de corps, dans cette position, et l'on entend *mawra,* etc.

[3] Dont nous avons déjà constaté les dispositions archaïsantes, p. 27.

Pour observer *a°* en position finale, il faut s'adresser aux vieillards. Et il y a certains mots où le deuxième son est absent dans l'articulation de tous les sujets, ainsi dans *dzẹ́nā, nẹ́vā* (genuclu, nepote, assurément ensuite de l'accent reculé); *lā* (illoru = *eux*), *prā* (prode = *beaucoup*), *vā* (volet);[1] *kołā* (colatoriu = *passoire*), *dzoyā* (gaudiosu, mots ayant l'accent tonique plutôt sur la pénultième).

Les générations II et III, sauf l'exception citée plus haut (Niquille), ne connaissent plus que des formes avec *ā* et ne distinguent plus entre *a°* interne ou final.

Le son ° dont il s'agit dans ce paragraphe, est à peine perceptible, il se réduit souvent, comme je l'ai dit, à un mouvement articulatoire sans résultat acoustique. Sa disparition, dans les premiers mots atteints, est peut-être due, auprès de la génération I, à un accroissement d'intensité en prononçant *ā*.[2] Auprès des générations II et III la cause de la disparition est probablement différente: je crois que la génération II, à l'état d'enfance, n'a pas répété le son ° **parce qu'elle ne l'entendait pas,** et que les pères et mères, peu soucieux de la légère divergence, **ne l'ont pas corrigée.** Cet à peu près qui sépare la prononciation des jeunes de celle des vieux joue un rôle dans l'évolution phonétique, et doit être mis sur le compte **de l'oreille.**[3] L'action ou plutôt l'inaction de cet organe me paraît manifeste dans *les assimilations* de consonnes. M. Rousselot dit, dans les profondes réflexions qui terminent son étude sur *les modifications phonétiques du langage* dans la *Revue des patois gallo-romans* V, 412, à propos du principe déterminant de l'évolution phonétique: *Ce principe est dans l'enfant ..... L'évolution est déjà préparée par les parents*; mais *elle n'éclate que chez les enfants, lorsque ceux-ci entrent en possession de la langue.* Ces paroles s'appliquent ici à la première génération de Charmey, qui n'a fait que continuer une tendance de ses ancêtres; elles ne s'appliquent pas, dans notre cas spécial, aux autres générations, où la disparition du son ° me paraît devoir

---

[1] Dans ces derniers exemples on peut songer à une influence de la fréquence de l'emploi.

[2] Cet accroissement d'intensité remonte à des raisons premières que nous ignorons.

[3] Si tant de parents laissent passer le zézaiement et tous les autres *vices* de prononciation, nous ne serons pas étonnés de les voir indulgents à propos d'articulations dont ils ne sont pas sûrs eux-mêmes.

être attribuée plutôt à l'incapacité de l'oreille qu'à l'amoindrissement héréditaire[1] de l'effort nécessaire.

Du reste, l'opinion de M. Rousselot n'est peut-être pas tout à fait exacte. Faut-il voir *le principe* de l'évolution dans les exagérations ou négligences musculaires de l'enfant et pas plutôt dans les tâtonnements de la génération qui donne le branle? Je crois aussi que le langage fait un pas décisif en avant avec chaque changement de génération, mais la première impulsion, celle qui entraîne tout le mouvement, doit résider dans le parler des adultes. L'enfance n'est d'abord qu'imitative, elle prend part à l'évolution en imitant mal, mais la langue commencera à se déformer et à se reformer définitivement quand les organes se seront affermis et que la nouvelle génération sera entrée en pleine et libre possession de sa langue. Les lois phonétiques sont les intérêts du capital d'expression. Elles sont proportionnées à la quantité du matériel linguistique dont l'individu dispose.[2]

2. *ę*.

Tandis que dans la Broye, par exemple, le parallélisme entre *ō, ŏ* latins = $a^{(o)}$ et *ē, ĕ* latins = $a^{(e)}$ est complet, le dialecte gruyérien est arrivé à réduire aujourd'hui à une monophtongue le produit de *ō, ŏ*, et à diphtonguer d'autre part celui de *ē, ĕ*. A Dompierre, frigidu = $fra^{(e)}$ devient *frā*; à Charmey, au contraire, *frę* s'achemine vers $frę^{y}$.

Cette loi concerne les mots qui avaient en latin *ē* (*ĭ*) ou *ĕ* libres, tels que tela, pre(hen)sa, pilu, medicu, mel, *ē* + palatale: directu, tectu, enfin *ę* patois de provenance très diverse: -ariu, -aria, *a* de carru, carne, même $e + r^{\text{cons.}}$: ferru, hibernu, etc. et *ę* de *mẅęre* = *morit, de *pẅę* = porcu, etc. Le passage de *ę* à e^{y} ne s'observe pas dans des mots comme *ęrba, męrda, pęrda* (perdita), donc en syllabe fermée; même *pęra* (petra) paraît faire exception. La loi épargne tous les *ę* brefs de *verda, kreϑrə* (crescere), *vẅe* (hodie), etc., qui ont du reste un timbre différent, étant plus fermés. Sont exempts également tous les cas où *ę* est suivi de *ł* ou *y*: *pęło* (pensile),

[1] Le principe d'hérédité dans l'évolution linguistique n'est pas généralement admis, cf. entre autres Wechssler, *Giebt es Lautgesetze?* p. 378: „Unsere Aussprache beruht also nur auf Nachahmung mittels des Gehörs".

[2] Et même au nombre des parlants.

šęya (seta), *munęya* (moneta), etc. Enfin les *ę* qui n'ont reçu l'accent tonique que récemment, comme *vwę́ri* = *guéri* (que beaucoup prononcent encore *vweri*), etc. ne sont pas soumis à la règle.

La valeur du son *ę*, qui est toujours long, est à peu près celle de *ê* français (*tête*). Ce son est le résultat d'une ancienne diphtongue *ei*. La première question qui se pose est de savoir si la prononciation *ęʸ*[1] représente une diphtongue naissante ou disparaissante. Comme les jeunes disent *ęʸ* avec une régularité parfaite, tandis que les vieux mélangent *ęʸ* et *ę*, et comme la généralité des patois gruyériens présente *ę*,[2] nous avons sûrement à faire à une diphtongue *naissante*.[3]

Entre *ę* et *ęʸ* se place *ęᵉ*, que j'ai noté souvent en écoutant les gens âgés, mais il est si difficile de distinguer entre ᵉ et ʸ que je renonce à maintenir cette différence, en partie artificielle, de mes notations; j'écris donc constamment *ęʸ* dans tous les cas où j'ai perçu le son parasite.

La répartition des deux manières de prononcer est plus arbitraire que pour *aᵒ* et *a*. On peut dire d'une façon sommaire que les jeunes (jusqu'à 30 ans) prononcent *ęʸ* dans tous les exemples, avec une exception notable qui sera mentionnée plus loin. Les générations II et I offrent un grand mélange, dans lequel il est cependant aisé de reconnaître que *ęʸ* apparaît plutôt à l'intérieur du mot. Certaines familles conservent scrupuleusement l'ancienne diction *ę*, comme Laurent et Brigide Rime, 59 et 63 ans, dans presque tous les exemples.[4] Le doyen du village, âgé de 87 ans, possède sous ce rapport une prononciation plus avancée: j'ai noté sous sa dictée les mots *fumęʸrə* (fumaria = *fumée*), *tsǫʷdęʸrə* (caldaria), *męʸdzo* (medicu), *lęʸvro* (libru), *lęʸvra* (lepore), *vęʸro* (vitru), *pręʸša* (prehensa), *vęʸr* (vídere pour vidére), *eϑęʸla* (stella), *nęʸ* (nigru), *šęʸ* (site), mais *tęla* (tela), *pęvro* (pipere), *fevrę* (februariu), *gurnę* (granariu),

[1] Dans la diphtongue, le *ę* perd sa longueur et se ferme un peu, sous l'influence du son parasite.

[2] Selon mes listes phonétiques de Montbovon, Grandvillard, Gruyères, etc.

[3] Pour l'histoire de la diphtongue cf. p. 24. Une autre preuve que *ę* est plus ancien à Charmey que *ęʸ* est celle-ci: Un sujet très âgé répond d'abord par *pęʸ* (*poil*), puis, se répétant, par *pę*. La première réponse, moins réfléchie, reproduit généralement les formes les plus avancées, la prononciation plus soignée est archaïque.

[4] Exception intéressante: bibere, que Laurent prononce constamment *ir* = forme liée.

(ə)*vę* (hibernu), *yę* (heri), *tsę* (carru), etc. La deuxième génération prononce d'une façon peu constante. Mme Tornare a dit *munęʸ* (molinariu), mais *ǫvrę* (operariu), *tę* (tectu), mais *fręʸ* (frigidu), etc.

Dans une classe de mots on entend *ęʸ* sur toute la ligne, sauf quelques rares exceptions, ce sont les mots en -ena: *tsęʸna* (catena), *avęʸna* (avena), *plęʸna* (plena), etc.

Les deux générations plus âgées, surtout la deuxième, traversent la phase que M. Rousselot appelle *le moment critique* de l'évolution, où l'action de la loi est encore *élective,* tout en marquant déjà certaines préférences (position interne).

La jeunesse de Charmey n'hésite que dans *une* série de mots, pour le type **ęr*. Dans certaines familles les enfants prononcent *tęʸ* (tectu), *vęʸ* (videt), etc., mais *tšę* (caru), *fę* (ferru), *ēfę* (infernu), *yę* (heri), *əvę* (hibernu), etc. J'ai même interrogé une famille, où un fils (Reymond Chappallaz, 19 ans) disait dans ces mots *ę,* et l'autre (Oscar, 25 ans) *ęʸ*.

Si la loi phonétique était née à Charmey même, cette exception resterait incompréhensible, car l'on ne peut guère admettre une influence du français ni des formes liées. Le mot patois *gurnęʸ,* par exemple, devrait-il son *ʸ* au mot français *grenier*? Mais alors il faudrait supposer une action analogue du son *w* de *poivre* sur *pęvro* = *pęʸvro,* ou même une action de l'orthographe française! La forme liée *vow* (volet) n'a pas empêché la réduction de la forme tonique *vaᵒ* à *vā,* pourquoi la forme atone *vey* (videt), en influençant *vę* = *vęʸ* aurait-elle eu des effets si contraires! J'ai cherché en vain, dans la prononciation des vieux, une différence phonétique entre *fę* (ferru) et *fę* (fel). La prononciation divergente d'une partie des jeunes *fę* ~ *fęʸ* ne saurait donc reposer sur une tradition locale. Il ne reste qu'une explication: nous avons affaire à une loi qui vient de loin, par exemple de la Basse-Gruyère, où l'on distingue, comme en français, entre *fę* (ferru) et *fęy* (fel).[1] C'est une des tendances généralisantes qui cherchent à ramener les parlers de tout le canton à un même type, comme nous l'avons constaté plus haut pour les voyelles nasales, etc.

Dans ce cas, la transformation de *fę, əvę* (ferru, hibernu), etc. en *fęʸ, əvęʸ,* par une partie seulement de la population, constitue

[1] La Broye distingue encore mieux: *fę* ~ *fā*(*e*).

un bel exemple de ce que M. Schuchardt a appelé *analogie phonétique.* Les mots *pwę* (porcu), *vwę* (voce), etc. se trouvent dans le même cas. La loi phonétique, en arrivant dans un nouveau milieu, dépasse ses limites et s'abat sur des exemples qui devraient rester hors de cause.

Il est curieux de voir aussi factu embaucher le pas. Les vieux disent régulièrement *fę* (cfr. braciu = *brę,* radiu = *rę,* etc.) et *fey* comme forme liée. L'emploi prépondérant de ce mot en position atone l'a fait sortir de la série *fę, brę, rę* etc. pour le joindre aux mots en *ę*ʸ de -ęctu, voir p. 22 n. 2.

3. *å.*

L'*a* tonique latin, *libre ou entravé,* aboutit à *å.* Exemples: vadis = *vå,* pala = *påla,* cantare = *tsãtå*; barba = *bårba,* parte = *på,* barra = *båra,* die martis = *dəmå,* pasquas = *påtχe,* pasta = *påϑa,* etc. Font exception: cattu = *tsa,* quattuor = *katro,* saccu = *ša*; et habes, habet = *ã.*[1]

Avec *a* libre latin sont donc venus se confondre tous les *a* placés devant *r* ou *s* + consonne, tandis que les *a* de cattu, etc. sont restés *a.* L'exception n'est qu'apparente, car *å* n'est le résultat que de *a long,* et devant *r* et *s* + consonne les voyelles, non seulement *a,* se sont allongées sur un très vaste territoire, cf. la différence de quantité des mots français *pâte, quart* ~ *chat, sac,* et cf. la règle telle qu'elle est donnée par M. Salverda de Grave pour les dialectes français qui sont à la base d'une foule de mots néerlandais (*Rom.* XXX, 112).[2]

Le son *å* est très voisin de *ϱ* et l'on a souvent bien de la peine à saisir une différence. Dans d'autres villages, par exemple de la Basse-Gruyère, du pays *kwętsu* (partie moyenne du canton), les deux sons se confondent tout à fait en *ϱ.*

[1] Cette dernière exception s'explique par la proclise: *a* de habes, habet est traité comme celui de avena, etc.

[2] La règle qu'un *a* long devient *å, que la syllabe soit ouverte ou fermée,* montre que notre habitude de formuler les lois phonétiques est erronée. Il ne faudrait pas dire par exemple: „*ĕ* latin devient en vieux français *ie* en syllabe ouverte", mais „*ę̄* (issu de *ĕ* latin en syllabe ouverte) = *ie*". Les conditions primaires ne devraient pas être confondues avec les conditions immédiates (= conditions de quantité et de qualité). Cf. Wechssler, qui critique également le système en vigueur, mais qui le remplace par une hypothèse que je ne saurais approuver, p. 477–479.

Aujourd'hui, le son *å* est à Charmey en pleine désagrégation et devient *ao*. On entend souvent même *ow*, surtout à la fin du mot et en proclise: *õ now dręʷ* = *un nez droit*. L'oreille réussit à percevoir plusieurs étapes entre les deux prononciations extrêmes: *å* — *å°* — *a°* — *ao* — *aw* — *ow*. Cependant, pour ne pas trop compliquer ma transcription et comme le fait seul de la diphtongaison m'intéresse, je négligerai ces variantes de mes notations et j'écrirai *ao* partout où le son n'était plus unique. Une fois sur la voie de la diphtongaison, on arrive sans le moindre effort d'une étape à l'autre. En somme, la jeunesse en est aujourd'hui à la phase *ao*, qui se prononce en une émission de voix. J'ai très rarement entendu deux syllabes, comme dans *a|ono* (asinu), *ba|ora* (barra), *pa|otχe* (pasquas), *tsa|ono* (casnu), dans la bouche de deux sujets de 13 ans. La voyelle *å*, là où elle est conservée, est toujours longue; dans la diphtongue le premier élément cède une partie de sa quantité au deuxième, et généralement toute la diphtongue est plus brève que le son unique qui l'a engendrée.

J'ai entendu prononcer *ā* au lieu de *å* à un seul sujet natif de l'endroit. M. Jacques Tornare, 87 ans, a dit *õ kār d'a°ra* (*un quart d'heure*) et *alāde* (*allez*); à part ces deux exemples, je lui ai toujours entendu dire *å*, jamais *ao*. Les deux *a* représenteraient-ils encore une étape antérieure à *å*? C'est possible, car en consultant Mariette Müller (alors âgée de 93 ans, morte depuis 3 ans), lors de mon premier séjour à Charmey, j'ai cru entendre plusieurs cas de *ā*, mais j'avais tant de peine à comprendre la pauvre femme que je ne voudrais pas attacher trop d'importance à mes notations. La bonne vieille venait de mettre de côté pour toujours son rouet, et, lisant la Bible auprès du cercueil qu'elle avait fait faire d'avance, elle n'était déjà plus de ce monde.

Le phénomène de *å* en passe de devenir *ao* m'a beaucoup intrigué depuis mon premier séjour en Gruyère; c'est, parmi les sons charmeysans mobiles, celui qui m'a d'abord frappé. Au commencement j'avais si bien l'idée que *a* latin devenait *å* dans ce dialecte que je m'obstinais, pour ainsi dire, à noter *å*, jusqu'à ce qu'un mot me mit sur la bonne voie. En demandant les noms des outils servant au tressage de la paille, je vis sur la table une planchette que la tresseuse me désigna par *õ kaw*. Ne reconnaissant pas de suite l'étymologie du mot, force me fut de m'en tenir à l'impression acoustique. Un moment plus tard, ayant appris que la planchette servait à mesurer les brins de paille

préparés pour la tresse, je compris que c'était le mot latin quartu (*quart d'aune* = 30 cm) et j'étais averti au sujet de *å* — *ao*.

L'apparition de *ao* a un caractère très inconstant, surtout dans la prononciation de la génération moyenne. Parmi les vieux, j'ai trouvé des sujets dont l'*å* est encore intact, par exemple M. Joseph Blanc, 68 ans, considéré au village comme un modèle de bonne prononciation patoise. Une femme de 85 ans n'a prononcé qu'un seul mot avec un commencement de diphtongaison: pala = *pâ°la*. Une personne de 72 ans m'a offert deux exemples: *płu pao* = *il ne pleut pas* et *bâ°* = *le bât*. Un homme de 59 ans dit déjà *nao* (nasu), *bao* (*bât*), une fois *tsãtao* (cantare), sans cela régulièrement *å*. Comme toujours, les femmes se mettent plus facilement sur la voie de la diphtongaison que les hommes. Mme Rime, 63 ans, m'a offert trois fois autant de cas de *ao* que son mari, âgé de 59 ans. Mme Tornare, boulangère, 40 ans, dit très souvent *ao*, tandis que son mari, son aîné d'un an seulement, se borne à terminer quelques infinitifs en *ao*. En comparant la prononciation d'une jeune femme de 30 ans à celle d'un homme du même âge, on se trouvera presque toujours en face d'une diphtongaison très nette de la part de la femme, et d'un mélange de la part de l'homme. La dernière génération, c'est-à-dire tous les enfants, se range du côté des mères et prononce définitivement *ao*. On ne parle pas sans raison du toit paternel, mais de la langue maternelle. A la campagne, le père quitte la maison de bonne heure pour vaquer à ses travaux, au milieu desquels on le voit, taciturne et souvent isolé, toute la journée. Tel père parle plus, en été, à ses bêtes qu'à ses enfants. La mère, qui passe beaucoup plus de temps à la maison, en société, à cuisiner, à laver, parle beaucoup plus. S'il faut dire 10 000 fois *pâla* pour arriver à dire *paola*, il est évident que la nouvelle façon de prononcer apparaîtra plus vite dans le langage de la femme que dans le parler plus rare et plus lent de l'homme.[1] Comme la

[1] Faut-il aussi faire valoir une certaine prédisposition psychologique de la femme en faveur de toute mode nouvelle? Comparez le mot d'un sujet valaisan rapporté par Gilliéron (*Patois de Vionnaz*, p. IV): „Autrefois la chambre où nous sommes, on la nommait *lə payłə*, maintenant nous l'appelons *la tsãbra*, et ma femme, qui veut être plus fine que nous, la nomme *kabinę*". Les anciens pensaient autrement, voir les citations de Platon et de Cicéron dans Schuchardt, *Vokalismus d. Vulgärl.*, I, p. 2. Le principe de la fréquence a été vivement attaqué de la part de plusieurs savants (cf. Wechssler, p. 482), mais, tout en reconnaissant la valeur de quelques-uns de leurs arguments, je ne crois pas devoir

langue s'apprend autour du foyer, non aux champs, il est clair que les enfants suivront plutôt l'exemple des femmes.[1]

Je n'ai pas remarqué de prédilection des sujets pour *ao* en proclise ou en position interne. Madame Tornare prononce par exemple *ši dę me fow mǫ* = *ce doigt me fait mal, tχow na püdz* = *tuer une puce,* etc. Toutefois le fait qu'on trouve en proclise l'étape la plus avancée *ow,* ne prouve pas que l'évolution est plus ancienne dans cette position, mais seulement qu'en proclise l'échelle vocalique se parcourt plus vite que sous l'accent. Je considère la diphtongaison proclitique comme secondaire, et, en effet, je ne l'ai pas rencontrée chez des personnes qui ne transformaient pas l'*å* accentué.

M. Tornare n'opère l'échange de *å* contre *ao* qu'à l'infinitif. Cela doit être un pur hasard.

En théorie, une diphtongaison devrait être le résultat d'un changement d'accentuation. Il m'est impossible de le prouver dans le cas qui m'occupe. En attendant, j'ai cherché à vérifier si certains voisinages consonantiques n'étaient pas propres à favoriser l'évolution et à la mettre un peu en lumière. Voici ce que j'ai trouvé.

Les plus anciens sujets interrogés m'ont paru avoir une tendance à prononcer *ao* après ou avant une *labiale.* Le sujet Limat, originaire du canton de Vaud, qui prononce habituellement *ā,* non *å,* a dit *ehrābło, χlā, fāvr, tsãtā,* etc., mais *fumå, bå, nå, på,* avec une préférance marquée pour *å* dans un entourage labial. Mme Louise Rime, 46 ans, dit généralement *å,* mais *tsaono, dəmao* (*mardi*), *bao.* Une petite fille de 13 ans avait une tendance à prononcer *på̊dzo* (*pouce*) à la place de *pādzo.* Cette même tendance s'est retrouvée ailleurs. Peut-être *a* latin s'est-il transformé en *å* d'abord sous l'influence des labiales, sous laquelle le nouveau son *ā* s'engage maintenant dans l'évolution *å* — *ao.*

Ce que nous appelons un son, est en réalité la somme d'articulations combinées; le son n'est unique que pour notre oreille. Comme une ligne, droite pour notre œil, apparaît ondulée

---

abandonner le principe. Comme un mot que nous écrivons très fréquemment, prend un caractère de sigle, de même nos organes acquièrent une certaine paresse à prononcer un mot mille fois répété. Ainsi, il arrivera à un grammairien de dire *part'cipe,* mais pas de dire *al'bi* pour *alibi, char'vari* pour *charivari.*

[1] Passy, *Étude sur les changements phon.* p. 23: „En général, c'est le système phonique de la mère qu'imite l'enfant".

sous une loupe, chaque voyelle, surtout longue, contient des éléments de diphtongue. L'analyse physiologique d'une voyelle isolée nous montre, outre des sinuosités plus ou moins régulières et caractéristiques correspondant aux vibrations de la langue, trois périodes du mouvement organique: *la tension, la tenue* et *la détente.* Ces trois périodes sont très visibles par exemple sur la figure 158 (voyelle *a* grave) du livre de M. Rousselot (*Principes* II, p. 355). La langue s'élève progressivement jusqu'à un écart de 5 mm (sur le tracé, correspondant à un déplacement réel de la membrane exploratrice de 0 mm 31) de la base de repos. Le timbre varie entre la $\sharp_1$ et $ré_2$. Un léger changement d'intensité amène une diphtongue (voir p. 368 et 369, tracé de la voyelle *é*). Les conditions se compliquent beaucoup pour les voyelles précédées ou suivies de consonnes. Si, en prononçant le *å* de *åno* (asinu), nous anticipons partiellement le rapprochement de la mâchoire inférieure[1] nécessaire pour *n*, la dernière partie du son *å* se fermera un peu et nous obtenons *å°*, c'est-à-dire la première étape de l'évolution *å — ow*. Mais j'avoue volontiers que cette explication n'est valable que pour *å* + labiale; le groupe inverse donnerait plutôt lieu à *oå*.

Que le point de départ soit une assimilation partielle de *å* à un son voisin ou non, il n'est pas permis de parler ici de la loi générale de moindre effort qu'on a si souvent invoquée pour expliquer la marche du langage. Même en admettant un essai d'assimilation imparfaite, *ao* représente un plus grand effort que *å*; la composante *a* oblige à ouvrir la bouche davantage qu'antérieurement, et nous articulons deux sons au lieu d'un. Seule l'intensité du souffle paraît diminuée. Si l'on compare la transformation, où entrent en cause la phonétique et l'analogie, de *pålå* (palata) en *paolaoy'*, on sera obligé de reconnaître que l'évolution linguistique n'a pas exclusivement la tendance de *raccourcir* et d'*aplanir*.[2]

La loi que nous discutons a également amené, dans la bouche de quelques jeunes personnes, une autre complication. En général, la jeunesse prononce des mots tels que *pwǭrta, kwǭ, pwǭrte* (porta subst., corpus, portat verbe), etc. comme les

[1] Pour ne parler que de cette partie de l'articulation.

[2] M. Passy, *Étude sur les changements phon.* p. 227, a raison de dire que le vieux français *chevalzt* demande un effort plus considérable que le latin caballicet.

autres générations; cependant les sujets Pierre Rime (13 ans), Louis Rime[1] (13 ans), André Pipoz (15 ans), César Rime (11 ans), Marie Repond (15 ans), Célina Chollet (14 ans), Emma Tornare (13 ans), et probablement beaucoup d'autres encore, prononcent *pwaorta, kwao, pwaorte,* etc. C'est là un nouveau cas de *phonétique analogique,* plus intéressant que celui cité p. 41—42, car cette fois la loi n'englobe pas seulement tous les *ȧ* existants, mais encore *ǫ,* le son le plus rapproché.

VI.

Conclusion.

Je suis bien loin d'avoir épuisé mon sujet; j'aurais dû m'arrêter encore à certaines tendances que j'ai aperçues dans la prononciation de la jeunesse, comme l'allongement progressif de quelques voyelles autrefois atones, maintenant accentuées: *tsāvǫ* (caballu), *vwẹ̄ri* (waritu), etc. ou de quelques consonnes: *dəlõ* (die lunae), à la palatalisation de l'*n* dans *vini* = *viñi* (venire) qui devient de plus en plus générale, à des cas de métathèse: *fəniϑra* devient *fərniϑa* à travers *fərniϑra, fərmya* = *frəmya* à travers *fṛmya,* et à d'autres phénomènes plutôt individuels.[2] Mais mes matériaux sont insuffisants à cet égard et j'ai hâte de terminer. On voudra toutefois me permettre de résumer mes observations en quelques conclusions que je donne pour ce qu'elles valent, étant donnée l'étroitesse de mon champ d'activité. Bien que les souvenirs de mes nombreuses pérégrinations dialectologiques me disent que les mêmes conditions se répètent un peu partout, je tiens à ne pas trop généraliser les résultats de l'enquête faite dans un seul village, et mes conclusions se rapporteront surtout au parler de Charmey. Les éléments constitutifs d'un parler de village sont les mêmes ailleurs, mais ils peuvent entrer en d'autres combinaisons. On rencontrera des patois où l'influence du français domine davantage, où les lois phonétiques concernent d'autres cas, moins saillants, où la population est très mélangée, où la proximité de plusieurs types dialectaux amène un genre de diversité dont je n'ai pas eu l'occasion de parler. Le degré d'unité ne sera donc pas le même dans d'autres villages.

---

[1] Appartenant à diverses familles du même nom.

[2] Il se peut aussi que certains caractères de l'évolution du patois de Charmey ne m'aient pas frappé.

Cependant il importe de constater qu'à Charmey, où toutes les conditions sont plutôt favorables à l'unité, la diversité est beaucoup plus forte que je ne me le serais imaginé après une courte visite. La liste de M. Zimmerli, par exemple, bien uniforme et bien concordante avec celles d'autres endroits du canton, ne trahit pas la moindre lutte. Tous les *a* latins y apparaissent sous la forme de *å*, on ne voit aucune trace du démembrement de ce son, de l'incertitude avec laquelle *å* et *ao* alternent dans la prononciation de la génération moyenne. C'est que M. Zimmerli ne transcrit qu'un parler individuel, qu'il uniformise inconsciemment, comme cela arrive à chacun de nous, lorsque nous ne pouvons et ne voulons pas faire une étude approfondie. M. Zimmerli visait autre chose qu'une comparaison détaillée de nos patois: il étudiait la limite franco-allemande dans le passé et dans le temps présent.

L'unité du patois de Charmey, après un examen plus attentif, est nulle; l'influence du français se fait sentir un peu dans la flexion, beaucoup dans la syntaxe patoise, très fortement dans le vocabulaire; on entend parler d'autres dialectes fribourgeois, qui, sans exercer une influence notable sur l'évolution du patois de Charmey, en détruisent quelque peu l'unité par le maintien de certaines articulations étrangères, en dépit de toute volonté d'assimilation; l'analogie a créé toutes sortes de formations morphologiques qui continuent à se disputer la première place; la langue a cessé d'enrichir son bagage lexicologique, mais le patrimoine surabondant offre plus souvent qu'on ne le pense plusieurs termes pour exprimer la même idée; le même mot est prononcé différemment, par tous les habitants du village, des plus âgés aux plus jeunes, selon le rythme de la phrase; enfin, *last not least*, le patois est sillonné d'une bonne demi-douzaine de lois phonétiques, dont quelques-unes très caractéristiques ($\vartheta = h$, $ę = ę^{v}$, $å = ao$) et embrassant ($å = ao$) une très grande portion du vocabulaire; tout cela sans compter les petites inflexions phonétiques propres à l'individu, les différences du langage intérieur, qui président aux choix des mots, des formes, règlent la rapidité du discours, etc.

Étudions la valeur de chacun de ces éléments destructeurs de l'unité du patois.

Les emprunts faits à la langue française séparent les jeunes des vieux, symptômes d'une transformation de civilisation qui ne nous occupe pas en ce moment. Ils n'émeuvent pas la population de Charmey, plus que tolérante vis-à-vis de la langue

littéraire. Le sujet Pillonel, le régent Dessarzen, ont pu conserver intact ou contaminé leurs accents étrangers, sans rencontrer la moindre hostilité de la part de leurs concitoyens. Les choses ne se passent pas ordinairement comme dans le cas cité par M. Wechssler (p. 377 n. 2), où un jeune élève de lycée de provenance étrangère est persécuté à cause de son dialecte. Rien ne dénote à Charmey une tendance à forcer les éléments étrangers à s'assimiler. M. Wechssler, loin d'ériger cette nécessité en principe, va cependant trop loin encore, en parlant d'une tendance autoritaire de la part des plus forts.[1] Je préférerais parler d'une tendance involontaire d'assimilation de la part des plus faibles, des intrus qui ont bien de la peine à conserver leurs anciennes habitudes phonétiques, comme le démontre le cas du sujet Limat. Les différences morphologiques ou lexicologiques sont peu saillantes. Il s'agit, dans presque tous les cas, de formes ou mots coordonnés dans l'esprit; le sujet aurait pu se servir tout aussi bien de l'autre forme ou mot. Leur emploi n'est pas un critère distinctif d'une partie des habitants. Certaines formes verbales cependant appartiennent en propre à la jeunesse, mais elles ne sont pas très nombreuses. Les lois qui régissent les doublets phonétiques du genre de *i vā* = *il veut* ~ *i vu alâ* = *il veut aller* laissent peu de marge à l'individu. Les cas douteux, comme *ā* ou *u de pâtχe* (*œuf de Pâques*), sont rares, la question s'il faut employer l'une ou l'autre des variantes phonétiques, est généralement tranchée d'avance. Cette loi, observée par tous les habitants d'une façon presque identique, ne trouble l'unité du patois de Charmey qu'en tant que la prononciation des formes liées n'est pas tout à fait la même dans les différentes générations. Les vieux disent encore *pχow pâ* = *pleut pas,* tandis que tous les habitants en-dessous de 60 ans prononcent *pχu pâ,* etc. Cette différence est minime. Restent les lois phonétiques qui constituent, dans le cas spécial, grâce à leur caractère incisif et universel, une forte atteinte à l'unité du parler local. N'exagérons rien toutefois. Les consonnes représentent l'élément stable du langage.[2] Seule la loi qui remplace *ł* par *y*

---

[1] „So ergibt sich uns aus der unmittelbaren Beobachtung die Tatsache, dafs innerhalb einer Sprachgemeinschaft ein beständiges Streben nach Erhaltung und Ausgleichung wahrzunehmen ist" p. 378. Ne pourrait-on pas dire avec le même droit Streben nach Differenzierung?

[2] Tout le contraire a lieu dans l'allemand bernois, dont le vocalisme est plus constant que le consonantisme.

est rigoureuse, la perte du *v* et le changement de *ϑ* en *h* ont encore un caractère trop capricieux pour peser dans la balance; *ϑ* = *h*, facile à constater, est encore dans ses commencements. L'évolution des voyelles n'est marquée que par trois lois sensibles, dont l'une: *a°* = *ā* est à peine perceptible, dont les autres: *ę* = *ęʸ*, *ȧ* = *ao* séparent assez nettement la deuxième et surtout la troisième génération de la première.

Le degré de diversité du patois de Charmey peut donc être représenté sommairement par le tableau suivant:

		Ire génération 90 — 60 ans	IIe génération 60 — 30 ans	IIIe génération 30 ans —
Consonnes	*ł*	*ł*	*ł* et *y*	*y*
	ϑ	*ϑ*, mais *hǫw*, *ha* = *ces*, *cette*	*ϑ*, mais *hu*, *ha*; rarement *ho* = *tu* interrogatif	*ϑ*, mais *hu*, *ha*, assez souvent *ho*, *hə* = *tu*, *il* interrogatifs
	ϑr	*ϑr*	*ϑr*, rarement *hr*	dito
Voyelles	*a°*	*a°* (et *ā*)	*ā*	*ā*
	ę	*ę* (et *ęʸ*)	*ę* et *ęʸ*	*ęʸ*
	ȧ	*ȧ*	*ȧ* et *ao*	*ao*

Le nombre des traits au-dessous des caractères indique l'importance du phénomène. Nous constatons en première ligne, à propos des lois aujourd'hui en action, l'unité relative des générations I et III, vis-à-vis d'une grande hésitation de la part de la génération II. La période d'épanouissement des lois est l'âge de 30 à 60 ans, l'âge où l'on parle avec énergie, où l'on a quelque chose à se dire.

Notre tableau, qui n'a évidemment qu'une valeur approximative, est plus exact pour les hommes que pour les femmes, qui anticipent souvent le résultat de la colonne suivante (voir les pp. 31, 35, 37, 44, 45). J'attacherais moins de valeur à cette petite découverte, si l'histoire de la langue française ne confirmait pas la chose. Pour le vieux français, nous manquons de matériaux, mais on pourrait peut-être tirer profit des rimes des poétesses, si on les étudiait attentivement à ce point de vue. Cependant

je rappelle en passant que c'est dans la bouche d'une femme, la reine Aélis de Champagne, qu'est mise la première critique de prononciation: *„La roïne n'a pas fait que cortoise, qui me reprist, ele et ses fiz li rois. Encor ne soit ma parole françoise, si la puet on bien entendre en françois"* (Conon de Béthune, *Mout me semont Amors,* en 1182). Le langage de Marie de France se distingue déjà par certaines négligences, surtout de flexions. L'ouvrage de Thurot contient un bon nombre de passages qui prouvent tous que les femmes accueillaient avec empressement toute nouveauté linguistique.[1] Je cite les principaux passages, au fur et à mesure qu'ils se rencontrent dans les deux volumes.

I, 3. Tory: „Les dames de Paris, au lieu de *a* prononcent *e* bien souuent, quant elles disent: *Mon mery est a la porte de Peris ou il se fait peier.*"

I, 205. Restaut: „les deux *ss* qui terminent l'imparfait du subjonctif de tous les verbes doivent toujours se prononcer fortement ... Cependant on les supprime très-communément dans la prononciation, et rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire tous les jours à quantité d'honnêtes gens et surtout aux dames, *il fallait que j'écrivis, il voulait que j'allas avec lui, il attendoit que j'eus dîné.*"

II, 24—25. Tory: „les dames de Paris, pour la plus grande partie, obseruent bien ceste figure poetique de l'apostrophe [c'est-à-dire amuïssement] en laissant le *s* finalle de beaucoup de dictions: quant en lieu de dire *nous auons disne en ung jardin, et y auons menge des prunes blanches et noires, des amendes doulces et ameres, des figues molles, des pommes, des poires et des gruselles,* elles disent et prononcent *nous auon disne en ung iardin, et y auon menge des prune blanche et noire, des amende doulce et amere, des figue molle, des pome, des poyre et des gruselle.*"

II, 169. Villecomte: les femmes „poussent quelquefois leur négligence jusqu'à dire *c'est un menteu, c'est un causeu, c'est un craqueu,* etc."

II, 271. Erasme: „Idem faciunt hodie mulierculæ Parisinæ, pro *Maria* sonantes *Masia,* pro *ma mere, ma mese.*"

---

[1] Excepté les cas où leur prononciation est expressément qualifiée de recherchée et précieuse.

II, 276. Poitiers: „Quelques précieuses disent *pindaliser*“ (pour *pindariser*).

Domergue: „Un lapin *angola,* disent les femmes.“

II, 300. Boulliette: On voit „bien des gens, surtout parmi les femmes molles et délicates . . . qui, mettant *li* à la place de *ill* [*ł*], prononcent *consélier, feuliage, boulion.*“

II, 479. Du Val reproche aux Parisiennes de prononcer „*cousaine, raçaine, voisaine,* pour *cousine,* etc.“

On trouvera d'autres citations en se servant de l'index (sous *dames, commères, femmes, Arthénice*). Les Précieuses du XVIIe siècle ont probablement eu une assez grande influence en matière de prononciation. On leur attribue communément l'emploi de l'*r* uvulaire qu'elles auraient adoptée, sans l'inventer, pour se distinguer du vulgaire qui prononçait l'*r* roulée. Ce son continue aujourd'hui à conquérir les milieux surtout citadins, et se répand énormément hors de France, principalement dans le Nord de l'Europe. Nous assistons à un mouvement phonétique international, dont il serait intéressant d'étudier en détail l'extension graduelle.

D'après notre tableau, la seule diversité notable est celle qui sépare les générations. Je n'ai pu constater aucune divergence entre les différents quartiers de la commune, pourtant très éloignés les uns des autres. J'ai été très surpris de retrouver dans le village voisin de Cerniat, situé au pied de la Berra, sur l'autre rive du torrent appelé Javroz, à environ trois quarts d'heure de Charmey, des conditions phonétiques absolument identiques.[1] A Cerniat le parler des jeunes s'éloigne de celui des vieux de la même façon et au même degré qu'à Charmey. Le langage de deux vieillards choisis dans les deux villages est plus ressemblant que celui de deux individus représentant différentes générations et choisis dans le même village. Un seul mouvement phonétique embrasse les deux endroits. Cela est d'autant plus curieux que les populations ne se mélangent et ne se rencontrent guère. Et pourtant les deux jeunesses ont une prononciation si uniforme, qu'elles semblent s'être donné le mot. Il n'est permis de parler du patois de Charmey comme type qu'en établissant une moyenne

[1] A Châtel-sur-Montsalvans, le premier village qu'on rencontre sur la route de Bulle, je n'ai demandé qu'une liste. Elle me permet de croire que les conditions phonétiques n'y sont pas tout à fait les mêmes qu'à Charmey-Cerniat. A la place de *ę* j'ai entendu un *e* moyen, pour *å* — *ao* : *ǭ* ou *ǫǫ*. Le sujet avait 25 ans.

entre les diverses générations, en choisissant par exemple les gens de 30 à 60 ans. Cette génération ne représente qu'imparfaitement, aux yeux de la science très exacte, le vrai parler du village. La constatation que les mêmes circonstances se retrouvent ailleurs rend l'établissement d'un type charmeysan encore plus illusoire. Rigoureusement, il n'y a pas d'unité dans le parler de Charmey, parce que les générations ne sont pas d'accord, et cette unité est d'autant moins une réalité que d'autres villages peuvent être arrivés au même point de l'évolution linguistique.[1]

On s'en convaincra en comparant les formes suivantes:

	Charmey Niquille Louis 52 ans	Cerniat Charrière Louis 51 ans	Cerniat Overney Ernest 15 ans	Charmey Pipoz André 15 ans
le miel	*lə mę^{v}*	*lə mę*	*lə mę^{v}*	*lə mę^{v}*
est doux;	*łe dā*	*łe (ye) dā*	*le dā*	*le dā*
neuf	*nǫw*	*nǫw*	*nu*	*nu*
pommes;	*pǫme*	*pǫme*	*pǫme*	*pǫm̄e*
un bon	*õ bõ*	*õ bõ*	*õ bõ^{n}*	*õ bõ^{n}*
livre;	*lę^{v}vro*	*lęvro*	*lę^{v}vro*	*lę^{v}vro*
l'âne	*l'âno*	*l'âno*	*l'aono*	*l'aono*
a perdu	*ła pęrdü*	*ła pęrdü*	*la pęrdü*	*la pęrdü*
son bât;	*šõ bâ (— bao)*	*šõ bâ*	*šõ bao*	*šõ bao*
chaudière;	*tsǫwdę^{v}r*	*tsǫwdęr*	*tsudę^{v}r*	*tsudę^{v}r*
il chantait;	*tsãtâve*	*tsãtâve*	*tsã^{n}taove*	*tsãtaove*
un œuf	*õn a°*	*õn ā*	*õ^{n}n u*	*õ^{n}n ā*
de Pâques;	*de pâtχe*	*de pâtχe*	*de paotχe*	*de paotχe*
une belle	*õ bi*	*õ bi*	*õ^{n} bi*	*õ^{n} bi*
paire	*pâ*	*pâ*	*pao*	*pao*
de bœufs;	*de bā*	*de bā*	*de bā*	*de bā*
en veux-tu;	*nẽ vǫwϑo*	*nẽ vuϑo*	*nẽ vuϑo*	*nẽ vuϑo*
des fèves.	*dey fâve*	*dī fâve*	*dī faove*	*dī faove*

On remarque bien quelques différences personnelles; ainsi le sujet Niquille a vis-à-vis du sujet Charrière une prononciation

[1] Je ne parle que de la prononciation; dans le vocabulaire, par exemple, les parlers de Charmey et de Cerniat sont peut-être différents, bien qu'on n'ait pas pu me citer des exemples.

plus avancée de $ę = ę^{y}$, plus retardée de $a^{o} = \bar{a}$; mais le mouvement phonétique est absolument le même.

Ce lien mystérieux qui unit l'évolution des deux villages prouve qu'on a tort d'attribuer les changements phonétiques uniquement à la transmission du parler d'une génération à l'autre; car, comment se ferait-il alors que les jeunesses de Charmey et de Cerniat se fussent avisées de différer dans les mêmes détails de la langue de leurs parents? Cet accord reste inexplicable, si l'on n'admet pas un principe commun à plusieurs milieux qui, indépendamment les uns des autres, transforment leurs prononciations dans le même sens, non pas en généralisant leurs propres négligences, mais en obéissant à une loi supérieure. Je ne comprends pas très bien non plus comment on se figure que les enfants du même village arrivent à faire tous les mêmes fautes, à moins de continuer une tradition. On a trop accentué, dans les derniers ouvrages sur les lois phonétiques, le rôle de l'enfance. M. Passy (*Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux,* p. 231) s'exprime ainsi: „tous les changements de prononciation appréciables — tous ceux dont nous pouvons tenir compte — partent de l'enfant" et il cite Darmesteter, *Vie des mots,* p. 7: „L'enfant altère et corrompt les mots qu'il ne peut pas encore bien prononcer. Souvent il est corrigé par les parents, les maîtres; quelquefois il se corrige lui-même; mais souvent encore il garde en grandissant les défauts de prononciation qu'il s'est lui-même donnés, et il arrive à l'âge d'homme avec une prononciation déjà faussée. Ces corruptions se propagent de l'individu à la génération contemporaine de la famille, du hameau, du village, du district; elles font tache d'huile et deviennent des faits de langue."[1] De même H. Paul, *Prinzipien*[3], p. 58: „Man wird wohl sagen können, dafs die Hauptveranlassung zum Lautwandel in der Übertragung der Laute auf neue Individuen liegt." Pour moi, je n'approuve pas cette manière de voir. C'est donner une solution un peu mesquine à un grand problème qui occupera la philologie tant

[1] Nous retrouvons les mêmes opinions à peu près dans les débats Wundt — Delbrück — Sütterlin, cf. Delbrück, *Grundfragen der Sprachforschung,* p. 97: „Unter diesen Umständen ist es begreiflich, dafs neuere Sprachforscher an die Stelle der Vererbungstheorie die Einübungstheorie gesetzt haben, die sich in den Satz zusammenfassen läfst, dafs der Lautstand einer Sprache sich darum verändert, weil es der nachwachsenden Generation immer nur unvollkommen gelingt, das Gehörte nachzuahmen". M. Wechssler cependant n'est pas convaincu, *Giebt es Lautgesetze?* p. 435.

qu'elle existera. Remarquons bien que cette théorie ne satisfait pas non plus ses défenseurs. M. Passy se hâte d'ajouter en note à sa loi catégorique: „excepté peut-être un certain nombre de réductions". Les augmentations d'intensité (p. ex. les diphtongaisons) seraient donc à mettre sur le compte des enfants qui auraient mal prononcé, c'est-à-dire avec trop d'énergie, les uns comme les autres, les fluets comme les robustes, tandis que les réductions (p. ex. la chute d'une consonne?) seraient dues en partie aux grandes personnes. On voit bien ce que ce système a d'irrégulier et la trop grande part qu'il fait à l'arbitraire. Les lois phonétiques ne sont pas identiques, selon moi, avec les *défauts* de la prononciation enfantine, avec des phénomènes comme *yẹs mwa* pour *laisse-moi, pizin', epal* pour *cuisine, étoile.* Ces défauts des petits Français constituent des *possibilités* de transformations phonétiques qui se retrouvent comme lois génériques dans certaines phases des langues romanes, mais ils n'indiquent pas du tout *la marche que la langue française suit actuellement.* Le mot enfantin *trõkiy* = *tranquille* (Passy, p. 233) contient deux fautes, l'une individuelle et non symptomatique ($l = y$), l'autre générique et accusant le mouvement du parler commun ($\tilde{a} = \tilde{o}$). L'enfant dit *õ,* grâce à une loi phonétique en évolution. Il entend dire ainsi autour de lui, il est prédisposé à prononcer de cette manière.

Les dames parisiennes qui prononcent *œ* pour *o,* particularité qui „paraît tenir à l'habitude de sourire d'une manière affectée" (Passy, p. 248) ont-elles eu cette mauvaise habitude dès leur jeune âge? Quel est ce mauvais vent qui fait sourire d'une manière affectée toutes les jeunes filles de Paris? Et enfin, si la loi formulée par M. Passy était la vraie et la bonne, dissipant tout mystère, comment cet auteur se laisserait-il arracher à la fin de son étude ce franc aveu: „en somme, ce que nous savons sur les causes premières des changements phonétiques est bien peu de chose". A la bonne heure! Mais alors il ne fallait pas dire deux pages plus loin, dans le résumé: „la principale cause de cette instabilité, c'est l'imitation imparfaite, par les enfants, du langage des adultes".

C'est dans un tout autre sens que M. Rousselot prétend que le principe de l'évolution est dans l'enfant (*Revue des patois g. r.* V, 412), car l'auteur continue en parlant de tendances absolues et héréditaires. M. Wechssler ne paraît pas l'avoir compris, puisqu'il range M. Rousselot parmi les partisans de la „*Einübungstheorie*".

Le changement de *ȧ* en *ao* n'est pas propre au parler de Charmey-Cerniat: je l'ai retrouvé dans maint endroit du canton de Fribourg, jusqu'à Cugy, près d'Estavayer. Faut-il nécessairement admettre une chaîne ininterrompue de personnes disant *ao* pour *ȧ* allant de Charmey à Cugy? Je crois qu'on serait bien embarrassé, si on voulait relier de force ces deux villages, pour démontrer un rapport de personnes. Ne pourrait-on pas songer, à défaut d'un rapport de personnes, à un rapport de choses? Une langue ne contiendrait-elle pas en elle-même, par sa composition phonique, les éléments de son évolution? Ne serait-ce pas là le meilleur moyen d'expliquer l'accord parfait entre Charmey et Cerniat, la coïncidence partielle entre deux villages aussi éloignés l'un de l'autre que Charmey et Cugy? N'est-il pas permis de penser qu'une langue chargée de groupes de consonnes tels que *pk, ts,* etc. est sujette aux assimilations, tant que ces groupes subsistent; qu'elle devient ensuite, après la réduction de ces groupes à des consonnes simples *k, s,* encline à la sonorisation, etc.? Ainsi les lois s'enchaîneraient et les tendances actuelles seraient la dernière conséquence des tendances de jadis.[1]

Le tableau que nous avons donné plus haut prouve, du moins pour Charmey, que les lois phonétiques embrassent plusieurs générations; elles sont par exemple plus ou moins latentes dans la première, pour se manifester d'une manière irrégulière dans la deuxième et se répandre triomphalement dans la dernière. D'autres lois naissent à nos yeux parmi la jeunesse (par exemple *tsǫ* = *tsǫʷ*, de calidu) et montrent encore des effets variables et inconstants. Nos matériaux nous obligent à chercher les motifs immédiats d'une loi phonétique *à l'intérieur d'une génération.* La part active de l'enfant consiste à Charmey à généraliser un fait qui paraît capricieux dans la prononciation de sa mère. L'exemple le plus frappant parmi ceux qui ont été analysés me paraît le passage de *aᵉ* à *ā*, où l'on peut vraiment parler de reproduction imparfaite. Là, il y a *discontinuité* d'une génération à l'autre. Il y a *transition* par étapes pour le phénomène de *ȧ* = *ao*.

[1] Cf. les très interessantes *Réflexions sur les lois phonétiques* (*Mélanges Meillet*, Paris 1902), de M. J. Vendryes, qui propose d'envisager les „lois phonétiques", qu'il appellerait plutôt „tendances phonétiques", à un point de vue plus général. Il dit entre autres (p. 116): „Tout changement phonétique porte donc, non sur un phonème déterminé, mais sur l'ensemble de l'articulation, et l'altération d'un phonème suppose l'altération concomitante de plusieurs autres phonèmes".

Pour expliquer l'accord des enfants qui, suivant la théorie de la reproduction fautive (*„Einübungstheorie“*), amèneraient une évolution phonétique, Wundt et ses partisans invoquent l'influence de je ne sais quels individus plus autorisés que d'autres. Cela n'étonne pas de la part d'un psychologue! Les lois naîtraient dans la bouche de l'*individu* et se généraliseraient dans des conditions favorables. Delbrück, *Grundfragen*, p. 98, dit: „Den hauptsächlichsten Grund, warum die Mehreren den Wenigen nachahmen, darf man wohl in dem persönlichen Einflufs der Wenigen suchen“. Mais alors, comment s'explique le changement de l'articulation des débutants, et comment faut-il que ces débutants soient faits pour devenir influents? Faut-il être un enfant de riche ou de maître d'école pour jouer un rôle dans l'évolution linguistique?

Nos matériaux n'offrent aucune trace d'influence personnelle. La formule *dǫw pã* (*du pain*) peut devenir *du pã* dans la bouche de n'importe quelle personne. La faute *du pã* ne devient loi qu'après avoir été faite indépendamment par un très grand nombre de personnes. Seules les fautes génériques ont des chances de s'imposer. Quel travail ai-je au fond accompli à Charmey? J'ai étudié, d'une façon sommaire, environ *50 langues individuelles* et je n'y ai rien trouvé d'individuel.

Je me garderai bien d'écarter l'imitation de mon système. Sans elle, il est impossible de s'expliquer l'infiltration, dans de nouveaux foyers, de lois émigrantes, et j'ai peut-être eu tort de considérer comme spontanées des évolutions qui viennent de loin. Mais en tout cas l'imitation est surtout *inconsciente*. Même des lois comme celle qui fait dire *vuho* pour *vuϑo* (*veux-tu*), que l'observateur constate sans aucun effort, échappent totalement à l'observation locale. Le sujet qui vient de prononcer *vuho* proteste qu'il ne s'exprime jamais ainsi. M. Rousselot dit très bien (*Principes* I, 35): „En général, on (c'est-à-dire celui qui parle) cherche à savoir non *comment* on dit, mais *ce* qu'on dit. Dès que le sens apparaît nettement à l'esprit, on néglige le son. D'où il suit qu'à moins d'en avoir fait une étude spéciale, nul ne sait comment il parle, ni (si ce n'est dans des cas très particuliers) comment les autres parlent“. Une famille de Charmey, se composant de membres d'âges très divers, à laquelle je m'efforçais de faire saisir les nuances de prononciation qui les distinguaient, était bien surprise d'apprendre ce manque d'unité. Donc nous ne parlons pas la même langue, s'écria l'un des fils. Mais il

disait cela pour rire, et, sans en avoir l'air, on fit bien comprendre au pauvre philologue que toutes ces nuances n'avaient pas la moindre importance. Le paysan n'a aucun respect de son patois, il corrigera peut-être de grosses fautes qu'il remarquera dans la prononciation d'un de ses enfants, par peur du ridicule, mais il n'entendra pas et ne blâmera pas les détails de la vraie évolution phonétique qui différencient insensiblement les générations.

Enfin l'état des choses que nous avons observé à Charmey ne donne pas raison à ceux qui croient encore à l'infaillibilité des lois phonétiques. Les personnes ne jouent pas un rôle très important dans la transformation de la langue, mais bien les mots. Nous avons vu, en discutant le problème de *ϑ* = *h* succomber d'abord *ϑǫw* = *ces,* puis *ϑa* = *cette,* ensuite *vuϑo,* etc. = *veux-tu, ϑr* = *hr,* et l'étape du changement complet de *ϑ* en *h,* qui existe ailleurs, n'est pas encore arrivée dans ce village. Au lieu de toujours chercher les raisons pour lesquelles certains mots se soustraient à l'action des lois phonétiques, ne serait-il pas bon d'examiner une fois pourquoi elles agissent aussi radicalement? Cela me paraît tout aussi difficile à comprendre. La brochure de M. Schuchardt, *Über die Lautgesetze,* est encore pour moi le livre de chevet du philologue. J'ai tellement fait miennes ses opinions que je ne les cite pas dans cette petite étude, et j'en demande bien pardon à l'auteur. Mon travail n'est qu'une illustration des formules qu'il a établies en se basant sur un matériel énorme tiré de langues de la structure la plus diverse. L'accord qui règne entre ses formules et mes constatations, faites sur le patois d'un seul village, m'autorise à publier ces quelques conclusions. Mais j'aurais tort, si je ne citais pas en terminant celui qui m'a initié à tous ces problèmes difficiles, mon vénéré maître et ami, M. Morf, de qui je tiens aussi que le moindre fait linguistique est susceptible de conduire à une conclusion importante.[1]

---

[1] Au moment où ces pages achèvent de s'imprimer, je reçois, trop tard pour en profiter, l'excellent livre de M. E. Herzog, *Streitfragen der romanischen Philologie,* Halle 1904. La plus grande partie de ce premier fascicule (p. 1—81) est occupée par un examen critique de la *Lautgesetzfrage,* plein d'idées nouvelles et séduisantes, appuyées par une riche documentation. Je constate avec plaisir que l'auteur écarte, comme moi, la théorie basée sur les fautes enfantines, et reconnaît dans l'alternance des générations le vrai principe de l'évolution phonétique (*Ablösungsprinzip*).

25 ô

Verlag von **Max Niemeyer** in **Halle a. d. S.**

Bausteine zur romanischen Philologie. Festgabe für Adolfo Mussafia. Zum 15. Februar 1905. 1905. gr. 8. ℳ 20,—

Inhalt: Elise Richter, A. Mussafias Schriften (1858—1904). — Carl Appel, Vermischtes. — Giuseppe Ara, Appunti diversi. — Pedro Azevedo, Dois fragmentos de uma vida de S. Nicolau do sec. XIV. em português. — Gottfried Baist, *Mutulus. Butina.* — Matteo Bartoli, Di una metafonesi nel veneto di Muggia (Venezia Giulia). — Dietrich Behrens, Etymologisches. — Leandro Biadene, Nota etimologica. — Giacomo Braun, Il canto di Trym (Thrymkuidha). Da la Saemundar Edda. — Wilhelm Cloetta, Grandor von Brie und Guillaume von Bapaume. — Julius Cornu, Zu Commodian. — Vincenzo Crescini, Di una tenzone imaginaria. — Alessandro D'Ancona, Saggio di una Bibliografia ragionata della Poesia popolare italiana a stampa del secolo XIX. — Isidoro Del Lungo, *Cattività onorevole* nel Machiavelli. — Cesare De Lollis, Di alcune forme verbali nell' italiano antico. — Ovid Densusianu, Ein albanesisches Suffix im Rumänischen. — Karl Ettmayer, Die provenzalische Mundart von Vinadio. — Arturo Farinelli, Note sulla fortuna del Corbaccio nella Spagna medievale. — Emil Freymond, Eine bisher nicht benutzte Handschrift der Prosaromane Joseph von Arimathia und Merlin. — Matthias Friedwagner, Rumänische Volkslieder aus der Bukowina. — Gustav Gröber, Romanisches aus mittelalterlichen Itinerarien. — Eugen Herzog, Etymologisches. — A. Jeanroy, Un sirventés en faveur de Raimon VII (1216). — M. Kawczyński, Ist Apuleius im Mittelalter bekannt gewesen? (Mit einem Anhang zu Parténopeus, zu Crestien de Troyes und zu Renaud). — Henri R. Lang, Old Portuguese Songs. — J. Leite, Dois Textos portugueses da Idade-Media. — Carl Luick, Zur Aussprache des Franl zösischen im XVII. Jahrhundert. — Edgardo Maddalena, Per i-bagno di Laura. — Guido Mazzoni, Qualche appunto sulla voce *Erro.* — Wilhelm Meyer-Lübke, Zur Geschichte des *C* vor hellen Vokalen. — Carolina Michaëlis, Zum Sprichwörterschatz des Don Juan Manuel. — F. Geo. Mohl, La préposition *cum* et ses successeurs en gallo-roman. — Cesare Musatti, Catramonacia. — Costantino Nigra, bl. Cambutta. — Kristoffer Nyrop, Remarques sur quelques dérivés français. — Ferdinando Pasini, Montiana. — Alexandru Philippide, Altgriechische Elemente im Rumänischen. — Menendez Ramon Pidal, Sufijos átonos en español. — Josef Priebsch, Ein anglonormannisches Glossar. — Pio Rajna, Una riduzione quattrocentista in ottava rima del primo libro dei Reali di Francia. — Gustav Rydberg, Über die Entwickelung von *illui, illei* auf französischem Boden und das Eindringen der Form *lui* als schwachtoniger Dativ. Ein Beitrag zur Geschichte der Reichssprache. — Paolo Savj-Lopez, La lettera epica di Rambaut de Vaqueiras in un nuovo manoscritto. — Oskar Schultz-Gora, Vier unedierte Jeux-partis. — Arthur L. Stiefel, Über die Comedia *La Española de Florencia.* — Josef Subak, Das Verbum im Judenspanischen. — Hermann Suchier, Die Heimat des Leodegarliedes. — Antoine Thomas, L'évolution phonétique du suffixe — *arius* en Gaule. — Giuseppe Vidossich, Tre noterelle sintattiche dal Tristano Veneto. — Carl W. Wahlund, Bibliographie der französischen Strafsburger Eide vom Jahre 842. — Alexander Weilen, Eine deutsche Stegreifkomödie. — Franz Wickhoff, Der Apollo von Belvedere als Fremdling bei den Israeliten.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. d. S.